GFP 5555

OCTOBRE 1954 – N° 1

PRIX : 20 FRANCS

53 bis, rue Lamarck, PARIS (18e)

UNIVERSITÉS DE PARIS
Bibliothèque de documentation internationale contemporaine

LE MONDE libertaire

Organe de la Fédération Anarchiste

ATTENTION !

GRAND GALA DU MONDE LIBERTAIRE

au profit de son comité d'entr'aide

PALAIS DE LA MUTUALITE Jeudi 11 novembre, à 20 heures 30

Georges BRASSENS

LES AVEUX LES PLUS DOUX de Georges Arnaud

La pièce en un acte qui a fait courir tout Paris avec ses créateurs.

Mise en scène Michel de Ré.

Retenez votre soirée — Retirez dès maintenant vos places

Chez **Berthier,** librairie du Message, **177,** Faubourg-Poissonnière.
Chez **Joyeux,** librairie Château des Brouillards, 53 bis, rue Lamarck.
Chez **Vincey,** 170, rue du Temple.

Le voyageur sans bagages

C'est le titre d'une comédie de Jean Anouilh.

C'est aussi l'histoire la plus étonnante de ce siècle.

Une histoire absurde, à la mesure de l'absurdité des temps que nous vivons.

La voici en quelques mots :

Un apatride d'origine russe, Nicolas Levintsky, né à Shanghaï d'émigrés russes, après quelques tribulations, finit par obtenir un visa pour le Brésil et s'embarque à Gênes sur le paquebot français « Bretagne ». Ceci se passait le 7 août 1953. A l'arrivée, le gouvernement brésilien, revenant sur sa décision, annule le visa et refoule l'apatride. Désormais va commencer pour Nicolas Levintsky une odyssée qui est la vivante illustration de notre temps.

Refoulé du Brésil, l'apatride ne peut trouver asile nulle part. L'Italie, d'où il est parti, refuse de le laisser débarquer. Ni la France, ni l'Espagne, ni le Portugal, ni aucun pays de l'Amérique latine ne consentent à accueillir cet indésirable. Et comme la compagnie de navigation à laquelle appartient le navire ne peut tout de même pas se débarrasser de ce passager inopportun en le jetant pardessus bord, force est bien de lui accorder l'hospitalité à bord.

Alors, pendant treize mois, je dis bien : treize mois, le voyageur sans bagages, l'homme de nulle part, celui dont personne ne veut, va demeurer prisonnier sur le navire.

Mais pourquoi Nicolas Levintsky est-il ainsi refoulé de partout ?

Est-il atteint d'une maladie contagieuse ? A-t-il la peste, le choléra, la lèpre ? Non.

Est-il un espion ? Un mystérieux personnage à la recherche de quelques documents à voler, de quelques secrets à vendre ? Non.

Est-il un dangereux agitateur ? A-t-il fomenté des révolutions, organisé des émeutes, renversé des gouvernements ? Même pas.

Nicolas Levintsky, en vérité, est atteint d'une tare plus grave que la plus grave des maladies. Il a commis un crime plus grand que le plus monstrueux des forfaits :

Une tare et un crime que notre monde moderne ne pardonne pas : *Nicolas Levintsky n'a pas de patrie.* Nul pays ne consent à le reconnaître pour l'un des siens. Ni la Russie d'où ses parents ont fui, ni la Chine où il est né, ni aucun autre pays. N'ayant pas de patrie, l'homme n'a pas de pièces d'identité, pas de passeport, pas de ces « papiers » en règle sans lesquels l'homme moderne n'est plus qu'un pestiféré dont tout le monde s'écarte avec horreur.

Et sans ces pièces officielles dûment signées, paraphées, estampillées, datées, vérifiées et contrôlées par toute une armée de fonctionnaires et de policiers, l'homme de ce siècle n'est plus qu'un hors-la-loi que les nations expulsent comme Nicolas Levintsky ou enferment dans des camps de concentration comme les personnes déplacées de l'Europe centrale.

Quelle dérision ! Il y a deux siècles, au temps des diligences, tout un chacun pouvait à son gré franchir n'importe quelle frontière sans la moindre autorisation. Aujourd'hui, à l'heure de l'avion à réaction, l'homme moderne ne peut plus bouger de place sans aller auparavant en solliciter avec humilité l'autorisation aux Tout-Puissants Bureaux.

Il y a un siècle, il fallait un mois pour se rendre en Amérique et quarante-huit heures pour obtenir les titres de transports. Aujourd'hui il faut huit heures pour traverser l'Atlantique en avion et trois mois pour obtenir les passeports et visas nécessaires.

A moins, évidemment, d'être un homme politique, un milliardaire américain, une vedette de cinéma ou un escroc d'envergure.

Pour en terminer avec l'histoire de notre apatride, disons que celui-ci a, enfin ! trouvé un asile. Un pays s'est honoré en lui offrant son hospitalité. Il ne s'agit pas, évidemment, de la France, mais de la République Dominicaine.

Notre homme ayant obtenu un passeport, put croire ses tribulations terminées. Il prit donc l'avion à Orly à destination de Saint-Domingue, via New-York.

Mais l'Administration veillait. A l'escale de cette dernière ville, elle délégua ses Inquisiteurs qui vérifièrent les sacro-saints papiers. Et, avec un hennissement de triomphe, ils découvrirent qu'il manquait quelque part une estampille, une signature ou un visa. En raison de quoi, ils refoulèrent une nouvelle fois l'errant et le réexpédièrent à Orly.

Qu'importe : Nicolas Levintsky est reparti et doit avoir aujourd'hui rejoint sa nouvelle patrie.

Mais il lui aura fallu, en somme, treize mois pour se rendre d'Italie en Amérique Centrale.

Pendant ce même laps de temps, aux aurores de la traction à vapeur, Jules Vernes lui aurait fait faire cinq fois le tour du monde.

Le Progrès est une belle chose !

M. FAYOLLE.

MISERE DE L'ECOLE LAIQUE

RENTRÉE 1954

La rentrée scolaire, revenant périodiquement après l'euphorie des vacances, offre aux journalistes de tous bords, l'occasion de produire le « papier » classique sur les jeunes, espoir de la nation, qui, petits et grands, équipés de neuf, animés des meilleures intentions, reprennent avec enthousiasme le chemin de l'école.

Las ! le décor rituel des jours de rentrée cache une réalité de plus en plus tragique.

Les effectifs augmentent tous les ans d'environ 300.000 unités et, parallèlement, les crédits affectés à l'Education nationale diminuent ou restent stationnaires.

Point n'est besoin de se prévaloir de l'esprit cartésien pour condamner une situation aussi irrationnelle !

A chaque rentrée, c'est l'affolement : on empiète sur les cours de récréation, on utilise les préaux, les paliers, les couloirs, les garages, les greniers et les locaux les plus inattendus où il est possible d'aligner quelques tables. Et l'on remplit chacun au maximum parce que le nombre des maîtres est insuffisant. C'est ce qu'on appelle en style administratif : des « créations de classes ». Après les cités d'urgence, nous avons les « écoles d'urgence » !

Chaque année on croit avoir atteint les limites du possible : comme dans ces wagons de métro qui, paraissant pleins au départ, réussissent pourtant à admettre quelques unités à chaque station ! L'école publique française en est là ! Mais combien de temps le train roulera-t-il encore et par quelle catastrophe se soldera l'échéance ?

Est-il nécessaire d'évoquer la situation dramatique dans laquelle se débat et s'enlise notre Ecole laïque ?

A la Maternelle, de plus en plus appréciée par l'excellence de ses méthodes et par les services qu'elle rend aux familles mal logées, on entasse les bambins, et, pratiquant déjà une discrimination, on refuse parfois ceux dont la maman reste au foyer.

A l'école primaire, l'effectif minimum est de 40 élèves. On ne précise pas l'effectif maximum ! Il ne saurait être question dans ces classes surchargées de méthodes nouvelles et d'enseignement individuel. Jamais les théoriciens n'ont autant parlé de la psychologie de l'enfant et jamais les praticiens n'ont eu moins de possibilités d'en tenir compte.

Dans le cycle secondaire, si la situation apparaît moins grave, c'est parce que moins d'enfants des classes inférieures peuvent prétendre au bénéfice de l'enseignement long, et parce que les écoles confessionnelles, nombreuses et de bonne qualité, drainent une grande partie des enfants de la bourgeoisie. L'Eglise manœuvre habilement en négligeant la piétaille et en portant ses efforts sur les futurs cadres de la nation.

par Denise MICHAUD

L'Enseignement supérieur est menacé dans l'avenir : les agrégés désertent l'Enseignement parce qu'ils trouvent ailleurs une meilleure rémunération et parce que — il faut bien le dire — le culte de l'argent a fait perdre aux meilleurs le sens de leurs responsabilité: ceux de « l'élite » n'ambitionnent plus d'être des « maîtres à penser ». On n'imagine plus aujourd'hui un Albert Thierry, ou un Jean Jaurès prononçant un nouveau « Discours à la jeunesse ».

L'Enseignement technique est le parent pauvre de l'Université, alors qu'il devrait bénéficier des plus larges crédits. A lui viennent la grande masse des futurs travailleurs qui, au siècle du machinisme émancipateur, devraient devenir autre chose que des robots ou des manœuvres. L'apprentissage du métier doit être mené de pair avec une culture générale appropriée.

Plus dramatique encore est la situation d'une catégorie d'enfants dits « inadaptés », de tous ceux qui, victimes d'insuffisances intellectuelles, sensorielles ou caractérielles, de situations familiales et sociales, ne peuvent prétendre au modeste *Certificat d'études* qui ouvre la porte des centres d'apprentissage. Là encore, on assiste, impuissant et révolté, à l'incurie gouvernementale, alors que les cléricaux ont pu, grâce à la loi Barangé, équiper des écoles pour adolescents « inadaptés ».

Devant l'ampleur d'une telle situation, les libertaires dressent un impitoyable réquisitoire à la Zola. S'ils savent mesurer l'étendue d'un mal, ils savent en rationalistes en déceler les causes et en dénoncer les responsables. Et parce qu'ils ne sont pas payés pour faire de la démagogie, ils accusent les victimes aussi bien que leurs bourreaux.

Nous dénonçons l'imprévoyance des gouvernements.

Cette situation dramatique de l'école n'est pas inattendue comme un raz de marée. Ces enfants qui encombrent les écoles en 1954 ne sont pas nés d'hier et quand on a encouragé leur venue au monde, on aurait dû prévoir au moins qu'un jour il faudrait les loger et les éduquer. Le premier fermier venu, en ce domaine, est plus avisé, qui n'achèterait pas une vache avant de s'assurer d'une étable pour la coucher.

Nous dénonçons le mensonge des mesures prétendues sociales prises par les pouvoirs publics.

Nous ne confondons pas la politique de l'enfance et celle de la famille nombreuse. Celle-ci est contraire à celle-là. Pratiquer une politique de l'enfance, ce n'est pas distribuer de l'argent à partir du 3e enfant, c'est construire des logements, c'est installer l'eau courante, c'est mettre des appareils ménagers à la portée des mères de famille, c'est lutter contre l'alcoolisme, c'est faire baisser le prix des fruits et de la viande, c'est enfin construire des écoles ensoleillées, des terrains de jeux et des piscines, c'est développer au maximum les possibilités intellectuelles

(*Suite en page* 2)

LES ANARCHISTES dans le monde syndical

par A. HEBERT

Il y a un peu plus de cinquante ans, Fernand Pelloutier écrivait son admirable « Lettre aux anarchistes ».

En dépit des années, la Lettre aux anarchistes a conservé sa valeur d'enseignement.

En des termes véritablement prophétique, Pelloutier prévoyait la dégénérescence du parti socialiste et la danger que ferait courir, à la cause du prolétariat l'abstention des anarchistes dans le combat syndical.

Il faut relire ces lignes écrites en 1899 :

« Mais le parti socialiste ne sera pas seulement encore un parti parlementaire, paralysant l'énergie et l'esprit d'initiative que nous cherchons à inspirer aux groupes corporatifs, il sera de plus en plus un parti contre-révolutionnaire, trompant l'appétit populaire par des réformes anodines, et les associations corporatives renonçant à l'admirable activité qui, en dix années, les a pourvues de tant d'institutions dues à elles-mêmes et à elles seules, se confieront encore aux irréalisables promesses de la politique. **Cette perspective est-elle pour nous plaire ?**

« Actuellement notre situation dans le monde socialiste est celle-ci : proscrits du « Parti » parce que, non moins révolutionnaires que Vaillant et que Guesde, aussi résolument partisans de la suppression de la propriété individuelle, nous sommes, en outre, ce qu'ils ne sont pas : des révoltés de toutes les heures, des hommes vraiment sans dieu, sans maître et sans patrie, les ennemis irréconciliables de tout despotisme, moral ou matériel, individuel ou collectif, c'est-à-dire des lois et des dictatures (y compris celle du prolétariat), et les amants passionnés de la culture de soi-même.

Et, plus loin :

« Les syndicats ont depuis quelques années une ambition très haute et très noble. Ils croient avoir une mission sociale à remplir et, au lieu de se considérer soit comme de purs instruments de résistance à la dépression économique, soit comme de simples cadres de l'armée révolutionnaire, ils prétendent, en outre, semer dans la société capitaliste même le germe des groupes libres de producteurs par qui semble devoir se réaliser notre conception communiste et anarchiste. Devons-nous donc, en nous abstenant de coopérer à leur tâche, courir le risque qu'un jour les difficultés ne le découragent et qu'ils ne se rejettent dans les bras de la politique. »

Hélas ! Pelloutier avait raison.

Mais, il faut avoir le courage de le dire :

Les anarchistes portent une écrasante responsabilité dans la situation actuellement faite aux syndicats.

La plupart d'entre eux refusent de se mêler aux luttes syndicales.

Le problème est d'une extrême gravité et nous devons en discuter dans nos milieux.

Le refus de se mêler aux luttes sociales est une attitude craintive et paresseuse.

Il aboutit, en fait, à une véritable sclérose.

Il est certes plus facile de discourir contre l'Autorité, ou contre l'Etat (avec des majuscules) que de prendre des risques personnels dans une lutte concrète contre les empiètements de l'autorité.

Beaucoup de camarades ont peur de ne pouvoir « rester eux-mêmes » dans un milieu qui n'est plus spécifiquement anarchiste.

Cette crainte morbide, indigne d'un véritable anarchiste, aboutit à deux attitudes également néfastes :

Le repliement sur soi-même et une suspicion maladive à l'égard de tous ceux qui, prenant leurs risques, essaient de maintenir ou faire pénétrer la pensée anarchiste dans le milieu syndical.

Cette attitude est d'autant plus regrettable que l'anarcho-syndicalisme apparaît comme la seule force capable de galvaniser la classe ouvrière à la fois contre le fascisme et le bolchévisme, engendrés l'un et l'autre par la société bourgeoise pourrissante.

Dans la Révolution prolétarienne **de septembre 1954, L. Mett rapporte que la journaliste allemande Brigitte Gerland, libérée l'an dernier du camp de Vorkouta, a rencontré de jeunes étudiantes qui professaient la foi** (sic) **anarcho-syndicaliste.**

Et voilà ce qu'elle écrit dans un article publié par le Courrier socialiste **de juillet 1954 :**

« Chaque mouvement de résistance commence par la négation, par un « non ». Nous disons « non » à la dictature du parti, qui a transformé la promesse de la liberté spirituelle pour tous les peuples en un mensonge hypocrite. Nous disons « non » au capitalisme d'Etat, car l'Etat soviétique est devenu un exploiteur plus tyrannique que le pire des capitalismes privés. Nous disons « non » à l'impérialisme soviétique qui se trouve en contradiction la plus flagrante avec la théorie marxiste, car on ne doit pas porter en avant la révolution sur les baïonnettes russes.

« Cependant, pour nous l'issue ne consiste pas à opposer aveuglément au bolchévisme soviétique l'imitation de la démocratie occidentale avec son système de capitalisme privé. Nous voulons nous libérer de la tyrannie de tout Etat, car l'Etat n'est, en fin de compte, qu'une machine bien imaginée pour exploiter et opprimer les travailleurs.

« Voilà le contenu approximatif du tract qui a été lu dans le baraquement près du chemin de fer. Je ne garantis pas l'exactitude des termes employés, mais le sens était certainement celui-là. Car nous avons discuté souvent et beaucoup de toutes ces choses durant les années que j'ai passées à Vorkouta et j'ai bien appris à connaître le cheminement des pensées du groupement dont je parle. Connaissant mieux que mes camarades russes les idées de la social-démocratie, j'ai essayé de contester certaines de leurs thèses que j'ai considérées non pas comme socialistes, mais comme anarcho-syndicalistes. Et il n'y a aucun doute que leurs pensées allaient justement vers l'anarchisme. C'était une réaction naturelle contre la réalité soviétique, contre l'hypertrophie de l'Etat qui caractre l'hypertrophie de l'Etat qui caractérise la dictature soviétique. Il faut d'ailleurs dire que les syndicalistes soviétiques m'ont influencée dans une certaine mesure. »

Que la socialiste Brigitte Gerland ait été influencée par les syndicalistes soviétiques est un signe des temps.

Dans ces conditions, les anarchistes doivent reprendre conscience de leur véritable rôle.

Et surtout, il doivent sans tarder reprendre « la besogne syndicale, obscure, mais féconde ».

EDITORIAL

Le « Monde libertaire » paraît !

Notre journal, votre journal, est le fruit de l'effort commun consenti par les libertaires de toutes écoles, unis dans la Fédération anarchiste. Tout naturellement il prendra la suite du vieux journal créé par Sébastien Faure et par Louise Michel qui, pendant cinquante ans, fut le refuge des hommes libres.

Pourquoi le « Monde libertaire »?

Parce que, aujourd'hui, sous les assauts de la connaissance, le monde s'est rétréci : les problèmes qui se posent aux hommes se sont interpénétrés, les frontières géographiques, économiques, linguistiques même, ne possèdent plus d'autre importance que celle que leur accordent les fauteurs de guerres, les exploiteurs de la crédulité publique, les bénéficiaires de systèmes économiques périmés.

Notre journal sera le journal de tous les libertaires. Mais il accueillera également les hommes épris de progrès social, eux compétences indiscutables, qui trouveront auprès de nous une place qu'on leur limite trop souvent ailleurs.

Notre journal sera moderne par sa présentation comme par son contenu, ses rubriques multiples traiteront de toutes les activités qui intéressent l'Homme. Elément de transformation d'un société bâtarde que seule l'autorité, qui engendre la crainte, maintient, il œuvrera pour parfaire la culture de l'homme, élément essentiel des constructions futures.

A l'aurore du siècle, la route qui mène à notre idéal semblait large et facile. Les hommes enthousiastes s'engageaient hardiment sur la trace de nos anciens. Cinquante années de batailles, de défaites entremêlées de victoires, nous font mesurer plus justement aujourd'hui le chemin qu'il reste à parcourir. Il faut armer l'homme, il faut l'associer au sein d'une organisation qui soit l'outil de l'homme et non pas son maître. Il faut l'aider à accomplir une révolution qui dépasse les phrases, pour s'inscrire dans les faits.

Cela sera la tâche de votre « Monde libertaire ».

Nous n'ignorons aucune des difficultés qui se dressent devant une presse indépendante des pouvoirs publics et des puissances d'argent. Nous sommes persuadés que votre appui nous permettra de les surmonter.

Le « Monde libertaire » vient de naître ! Son sort est entre vos mains. Son rayonnement dépend de vous. En en faisant le grand journal que les hommes libres attendent, vous aurez accompli un pas décisif vers la transformation intellectuelle et sociale qui s'impose.

LA COMMISSION DE PRESSE.

Les propos du Martien

Il vient de se tenir à Rome un Congrès démographique mondial qui a fait le point de la façon suivante : en 1980, la population du globe comptera 3 milliards 600 millions d'habitants, soit un milliard deux cents millions de plus qu'actuellement. Telle fut du moins la conclusion de Mrs Irène Traeuber, docteur en médecine, déléguée américaine.

On sait que la population mondiale a doublé pendant les cent dernières années, phénomène qui n'avait jamais été constaté antérieurement. Or, si la prophétie ci-dessus est exacte il suffirait de vingt-six ans pour l'accroître maintenant d'une quantité égale à son accroissement pendant le dernier demi-siècle — ou à peu de chose près.

Ce qu'il faut souligner, c'est que nos savants démographes ont eu l'air de trouver cela très bien. Ils ont certes déclaré que les pouvoirs publics devaient aviser en conséquence, mais sans estimer — au contraire ! — que cette multiplication humaine fût un danger.

Les savants catholiques ont eu soin de rester dans la ligne du « Croissez et multipliez » proclamé par l'Eglise et le Vatican ; quant au délégué soviétique, le professeur Pisarev, il a « réaffirmé son opposition aux pratiques malthusiennes ».

Le professeur Pisarev, tout comme ses confrères d'Occident et d'Amérique, estime que la population n'est pas trop nombreuse ; qu'on peut sans péril l'accroître sans mesure ; et que le problème, si problème il y a, doit être résolu « par l'organisation de la production et la juste répartition des matières premières entre les pays ».

Bref, il ne s'agit pas de restreindre l'afflux de la population, mais de trouver à celle-ci, outre l'espace vital, de quoi la nourrir. Contre l'idée de maternité consciente, contre l'idée de contrôle des naissances, contre l'idée rationnelle et humaine de proportionner le peuplement aux subsistances, unanimité !

Tous ces savants, tenant un langage aussi peu scientifique que celui des prêtres, sont partisans de procréer jusqu'à la gauche. Ils veulent que la population décuple, centuple, foisonne ! Pour eux, jamais trop de monde aux guichets du percepteur, aux conseils de révision ni aux processions quel qu'en soit le patronage profane ou sacré, religieux ou politique.

Tous ces savants, tenant un langage aussi peu scientifique que celui des prêtres, sont partisans de procréer jusqu'à la gauche. Ils veulent que la population décuple, centuple, foisonne ! Pour eux, jamais trop de monde aux guichets du percepteur, aux conseils de révision ni aux processions quel qu'en soit le patronage profane ou sacré, religieux ou politique.

En résumé, il s'est tenu à Rome, au Congrès démographique, par la bouche des antimalthusiens américains ou soviétiques, un langage que Mussolini n'eût pas désavoué à l'époque où il trônait dans la même ville.

Pierre-Valentin BERTHIER.

Prolétaire, mon frère !

Tout le monde a besoin de Toi, prolétaire : le capitaliste pour ton travail, l'armée pour faire la guerre, les religions pour te domestiquer et t'offrir, châtré, aux deux autres. Veux-tu que nous voyions ensemble ceux qui t'exploitent ?

Le capitalisme parasitaire a accrédité dans ton cerveau qu'il FAUT DES RICHES pour que les PAUVRES puissent TRAVAILLER. C'est un monstrueux escamotage ! La Richesse n'existe que parce qu'il y a le TRAVAIL : la mise en valeur a toujours précédé la « valeur » elle-même. L'adage du Riche est la justification de son Vol et tu ne peux entériner ce Vol et le parasitisme qui s'en suit. Tu es propriétaire Intégral de toutes les richesses et l'usufruitier partiel de leur mise en valeur. Toute autre acception est une tromperie. Ton mot d'ordre est : A Mort le Capitalisme !

A vingt ans, une marâtre, la Patrie, par ces mercenaires, te déguise en soldat. On t'a vanté ta supériorité de Français, d'Allemand, d'Anglais, de Russe (suivant le hasard de ta naissance et ton éducation) sur les autres. Tous des SAUVAGES. Chant guerrier à la bouche, bien en rang, au pas derrière des oriflammes, tu pars joyeusement vers les abattoirs. Si tu meurs tu auras des discours hypocrites, des larmes de crocodiles. Si tu reviens, on t'offrira des amulettes, des hochets, accompagnés de roulements de tambours. Si tu es estropié, on commencera à te regarder de travers ; c'est que ta présence-même est une protestation contre la Guerre. Ta Patrie trouve que tu lui coûtes cher, Toi qui n'as pas su mourir pour elle ! Contre le sophisme de la Guerre inévitable, contre le Racisme, dresse-toi Prolétaire, mon frère ! A Mort le Milisme.

Dès ton plus jeune âge, des pieuvres ondoyantes, les RELIGIONS, te guettent. Au berceau elles te font déjà esclave. Pendant ta vie elles te prêchent la résignation devant la misère ; elles essaient de t'amadouer par la promesse d'un PARADIS auquel leurs thuriféraires se gardent bien de croire eux-mêmes. En réalité par la menace, par la contrainte, par la sophistication, elles te livrent pieds et poings liés aux vautours du coffre-fort et aux soudards. Elles te préparent au sacrifice infâme de ta vie pour vivre dans l'opulence acoquinées aux brutales soldatesques et aux requins de la finance. A Mort les Religions !

Et chapeautant ce sinistre trio l'ETAT créé par les politiciens, te saigne à blanc de ta naissance à ta mort. Bien mieux, tes descendants continueront à payer, à trimer et à mourir pour les MEMES CAUSES. Toujours trompé, toujours cocufié, Prolétaire, mon frère, vas-tu encore longtemps te laisser berner par ces aigrefins de la politique, ces flibustiers du Suffrage Universel ? Déjà, passivement il est vrai, par tes abstentions massives, tu manifestes ton mécontentement à tous les forbans. Continue Prolétaire, mon frère, car c'est toi la force, c'est toi qui produit. Prends conscience de ta valeur, viens rejoindre les rangs des ANARCHISTES et avec eux mène le combat, l'implacable lutte qui doit faire de Toi le Maître dans la Justice, dans la Raison, dans la Liberté ! Que ton cœur généreux qui s'enflamme souvent pour de faux Idéaux, rejetant enfin tous les faux prophètes, s'illumine de la grandeur de l'Idéal humain pour la construction du Bonheur commun, avec Tous les hommes de bonne volonté !

Paul MAUGET.

SOUSCRIPTION

CHERS CAMARADES

La liste de souscription arrêtée au 24 septembre 1954 a donné la somme de **481.651 francs**

La souscription continue

Chers camarades MERCI

PREMIERE LISTE

Stass, 1.000 ; Bidé, 2.000 ; Rivoïle, 1.000 ; Noël, 1.000 ; Auchère, 1.000 ; Vieux Pédago, 1.000 ; Joyeux, 2.000 ; Groupe L. Michel, 1.000 ; Stass, 1.000 ; Benoit Perrier, 500 ; Polydor, 100 ; Juhel, 100 ; Benock, 100 ; Charbonneau, 1.000 ; Da Roi, 500 ; Fasano, 500 ; Letti, 500 ; Perrin, 1.000 ; Lacaze-Duthiers, 100.

Fournier, 500 ; Rodriguez, 500 ; X..., 500 ; Normand, 200 ; Liberto, 200 ; Faivre, 500 ; Casulin, 200 ; Grégoire, 100 ; Simonne, 200 ; Sala, 100 ; X..., 150 ; Llexeiev, 500 ; Gr. Oyonnax, 5.000 ; Labès, 1.000 ; Gr. Versailles, 7.000 ; Gr. Saint-Nazaire, 2.000 ; Durry, 1.000 ; Gr. Saintes, 3.000 ; Sinave, 5.000 ; Sadik, 400.

Daudé Bancel, 200 ; Gr. Saint-Antoine Marseille, 2.850 ; Andéol, 1.000 ; Chamouleau, 10.000 ; Aristide, 10.000 ; Sora, 1.000 ; Vicente, 4.000 ; Souque, 1.000 ; Robert, 1.000 ; Laurent, 2.000 ; Dupas, 1.000 ; Paul, 1.000 ; Janette, 1.000 ; Daniel, 1.000 ; Julot, 1.000 ; Prévotel, 10.000 ; Barrué, 1.000 ; Durat, 500 ; Zamora, 100 ; Parenti, 1.000 ; Devismes, 500 ; Galan, 500.

Gimenez, 100 ; Aristide, 100; Dupeyron, 100 ; Herrero, 100 ; Salamero, 200 ; A.R.L. 400 ; Charlot, 300 ; Odette, 500 ; Bourand, 3.000 Gr. Saint-Etienne, 2.500 ; Clavel, 250 ; Serni, 250 ; Cornu, 200 ; Barbe, 200

(A suivre.)

Le regroupement syndical et les assises nationales pour l'unité d'action

Toute l'histoire du mouvement ouvrier comporte une alternance de succès et de revers ou plus exactement une période de flux et de reflux de la vague prolétarienne.

La bourgeoisie aura beau endiguer le flot de diverses manières, elle ne parviendra pas à étouffer « la conscience de classe ». Au lendemain de la « libération », nous avons connu un mouvement syndical qu'on appelait alors le 4e Etat par analogie peut-être au rôle joué par le Tiers État en 1789.

Qu'est devenu ce mouvement syndical ? — vidé de sa substance par la collaboration de classes pratiquée tant par les staliniens que par les réformistes ; il est en stagnation.

De 1944 à 1947, la C.G.T. rassemblait l'immense majorité des salariés. Aujourd'hui, la scission est passée par là et nul ne peut prétendre que les trois tronçons de cette puissante C.G.T., à présent épars, puissent ensemble rassembler six millions de syndiqués.

La C.G.T. est de loin la plus représentative dans les diverses fédérations d'industrie. F.O. l'est surtout chez les fonctionnaires. La F.E.N. autonome qui de fait, continue l'ancien syndicat se l'Enseignement. C.G.T. est au prorata, grâce au maintien de l'unité corporative, la centrale la plus solide surtout au moment où le problème scolaire se pose dans toute son acuité.

Il y a ça et là quelques syndicats autonomes rattachés à la C.A.T., avec l'actif syndicat des P.T.T. et la C.N.T. française qui conserve une position doctrinale qui la relie à la C.N.T. espagnole, malgré toute la différence d'évolution du mouvement ouvrier français par rapport à l'anarcho-syndicalisme typiquement ibérique (C.N.T.-F.A.I.).

Tous ces divers éléments, ces îlots libertaires ou syndicalistes révolutionnaires peuvent redonner force et vigueur au mouvemet syndical acculé à la défensive parce qu'ils sont les grains de sable qui enrayeront la machine capitaliste renflouée par les Etats omnipotents et leur technocratie. Quand on sait tout ce que l'on doit aux pionniers libertaires du mouvement ouvrier international, on est en droit d'espérer, de repenser le syndicalisme, pour le remettre dans le bon chemin.

Faisant fi de l'étroit corporatisme, du nationalisme, voire du chauvinisme, de l'apparente scission du prolétariat international en autant de confédérations mondiales qu'il y a de blocs, d'idéologies ; les travailleurs s'uniront dans l'action sur des bases simples, susceptibles de rassembler l'ensemble de la classe ouvrière.

Ils mettront à la porte le sectarisme et la volonté délibérée de noyauter, ils resteront confiants et vigilants jusqu'à la victoire finale.

Depuis 1948 date de la scission de la C.G.T., bien des tentatives de reconstituer l'unité brisée se sont fait jour.

Jusqu'à présent, c'est le seul espoir de reconquérir le terrain perdu.

Face à la division ouvrière, il y a unité dans la répression entre le Patronat et l'Etat.

Un seul C.N.P.F., un seul gouvernement pour s'opposer aux revendications légitimes des travailleurs. Ne l'oublions jamais !

Est-ce à dire qu'il faille une seule organisation syndicale ?

— Pour l'instant, ce n'est pas réalisable, ni nationalement, ni internationalement.

L'unité organique si elle ne respectait pas les divers courants de la pensée syndicale, ne serait qu'une unité de façade.

L'unité d'action, au contraire, tient compte de l'inévitable pluralisme syndical en opposant un front de classe. Conformément à nos traditions, nous sommes partie intégrante du mouvement syndical.

Si nous voulons y jouer du nouveau, le rôle dévolu jadis aux Pelloutier, Pouget, Merrheim, Delesalle, etc., nous devons, tout en respectant la libre option pour les centrales où nous pouvons faire entendre nos voix, relier tous ces îlots anarcho-syndicalistes ensemble par le canal de notre participation active aux Assises nationales d'unité d'action syndicales.

Dans la Loire-Inférieure, notre camarade Hébert, secrétaire général de l'U.D.F.O, mène depuis six ans le bon combat, c'est pourquoi, lors de la grève du 28 avril dernier, toute la région a débrayé dans l'unité parce qu'au préalable : C.GT.-F.O. et C.F.T.C. avaient réalisé l'unité d'action. L'exemple de Nantes et de l'influence anarcho-syndicaliste prouve surabondamment aux sceptiques que l'anarchisme peut se refléter dans son propre miroir : le mouvement syndical qui est notre bien le plus précieux parce qu'il contient en lui tout l'espoir prolétarien de devenir social et de libération humaine.

Albert SADIK.

P.S. — Nous invitons nos compagnons à se tenir prêts à participer largement aux Assises nationales d'unité d'action syndicales.

SUPER

Quelle ignorance !

Ne pas savoir que tu vis au plus éclairé de tous les siècles, celui de l'électricité, de la télévision, de l'énergie atomique et du reste.

Non ! N'invoque pas qu'il ne te reste plus en poche de quoi t'acheter ton repas du soir, que tu couches sous les ponts ou autant de mauvaises raisons qui n'en sont pas.

Non ! Jean Cloche, prends conscience que tu as le bonheur d'avoir vu le jour dans le plus merveilleux siècle qui fut jamais, un super siècle si l'on peut dire.

Un siècle où la richesse va conduire les hommes à la famine, où les grandioses constructions qui s'édifient chaque jour permettent à tous les Jean Cloche comme toi, de coucher sur les bancs des squares, où, grâce au progrès des machines, la journée de huit heures va passer à neuf ou dix, excepté, bien entendu, pour les chômeurs, pour lesquels on sait la générosité des lois sociales, où la liberté grandissante t'interdit de circuler selon ton gré chaque fois qu'une tête couronnée, un magnat d'industrie, un homme aux poings d'acier, une putain fortunée veulent bien faire à la République l'honneur de leur confraternelle présence.

Comment ne t'être pas rendu compte d'aussi remarquables paradoxes, quelle ingratitude de n'avoir pas frémi d'extase devant d'aussi brillantes et originales absurdités.

Jean Cloche, est-ce que le sens du patriotisme t'a déserté à ce point ?

Oublierais-tu ton passé ? Ne te souvient-il pas que tu fus celui à qui l'on promit que ses fils ne reverraient plus cela quand on te colla un fusil sur l'épaule ou vingt centimètres de terre fraîche sur le ventre ? Celui à qui l'on déclara « qu'il avait des droits sur nous » et qui eut celui de faire la queue devant les usines des heures durant et de se faire rejeter sur le pavé avec la formule « plus d'embauche », sans préjudice du surcroit de quelques coups de triques administratives le jour où tu prenais la licence de crier trop haut ? Celui que la droite et la gauche ont invité tour à tour et simultanément à voter pour elles et qui, couillonné par la gauche et la droite, s'entendit déclarer que l'on a les gouvernements qu'on mérite ? Celui à qui les pouvoirs permirent de faire des études et qui, nanti de ses diplômes d'ingénieur, faute d'emploi, alla récurer des éviers ? Celui à qui l'on chanta les beautés de la paix pour le jeter dans une toujours dernière guerre ?

Allons, Jean Cloche, payeur d'impôts, cochon de payant, lampiste par fatalité, tête de turc par vocation, cocu pour l'éternité, il ne faut pas nier l'évidence, s'insurger contre la criante vérité, nous nageons dans le super, ça crève les yeux.

Nous avons de super dirigeants qui, pour de super combines, au moyen de super armements, machinent une super vacherie à laquelle les Jean Cloche donneront leur peau et les députés leurs discours.

La Fédération de l'Alimentation doit réagir

Dans l'industrie alimentaire plus encore que dans les autres branches de l'activité économique, les travailleurs connaissent un régime d'exploitation sans mesure, ni contrôle.

En dépit des lois et de la législation du travail le petit boutiquier, comme gros fabricant ont mille moyens pour se soustraire à la réglementation des horaires.

Les servitudes de certaines professions réduisent l'indépendance et la liberté d'action du salarié, lui ôte toute possibilité d'évasion, le sépare de la vie familiale et sociale, le retranche du monde.

Le Patronat favorisé par la division du travail « et des travailleurs » renforce sa puissance coercitive. Il s'emploie à entretenir la crainte, la jalousie, la course au rendement. Son but consiste à détruire la solidarité dans l'entreprise, au moyen de primes, et de la concurrence. Développant ainsi le système D, le chacun pour soi, cette concurrence a pour résultat un avilissement effroyable de la main-d'œuvre. Présentement dans l'industrie alimentaire de la région parisienne un ouvrier qualifié de 40 à 45 ans, ne peut plus trouver d'embauche parce qu'on le considère comme déjà usé, vidé, impropre pour la production aux cadences actuelles.

Les Ouvriers arriveront-ils à comprendre qu'en se surmenant, ils épuisent leur force et celles de leur progéniture ; qu'usés ils arrivent avant l'âge à être incapables de tout travail ; qu'absorbés, abrutis par un seul vice ils ne sont plus des hommes, mais des tronçons d'hommes, qu'ils tuent en eux toutes les belles facultés pour ne laisser debout et luxuriante que la folie furibonde du travail.

Bien des raisons peuvent expliquer cette ahurissante servitude, l'insuffisance des salaires n'aie qu'une conséquence de cette infériorité et de cette servitude. Phroudon disait : « Il faut pour relever efficacement la condition de l'ouvrier, commencer par relever sa valeur, il voulait avant tout que le travail cesse d'être dégradant. De cet aspect du problème l'ouvrier n'a cure, il a bien le sentiment à la fois vif et confus que son sort pourrait être transformé, mais il s'imagine que tout mal est réparable par une augmentation de salaire !

Les grandes centrales syndicales ne songent pas à traiter largement les différents aspects de ce problème, les militants ouvriers qui restent soumis à la discipline de l'entreprise n'ont guère la possibilité, ni le goût d'analyser les véritables solutions aux contraintes qu'ils subissent chaque jour ; ils ont besoin de s'évader, et ceux qui sont investis de fonctions permanentes ont souvent tendance à oublier au milieu de leurs activités quotidiennes, qu'il y a là une question urgente et douloureuse. Les diverses centrales syndicales qui ont vidé l'action de son contenu de classe sont largement responsables de la démission ouvrière dans l'alimentation.

Dans les luttes qu'ils engagent avec les travailleurs, les libertaires conformes aux prérogatives du Syndicalisme révolutionnaire, ne se bornent pas à lutter pour défendre des revendications élémentaires. Réalistes, les libertaires qui œuvrent dans les syndicats examineront le problème particulier que pose le système d'exploitation dans l'industrie alimentaire.

La dispersion et la multiplicité des entreprises à caractère souvent artisanal créent certes des difficultés, toutefois ces difficultés ne sont et ne peuvent être insurmontables. Même isolé un exploité doit sentir notre appui, sa situation importe beaucoup, son sort est lié à tout le mouvement ouvrier. Vouloir subordonner le concours de l'alimentation à des réalisations prétendues plus efficaces dans d'autres secteurs de l'économie, serait une erreur profonde. C'est ainsi, hélas ! que l'on minimise le rôle que devrait jouer le paysan. Marx échoua grossièrement dans cette conception, en prophétisant un sursaut révolutionnaire dans les pays où l'industrie se trouvait fortement centralisée, l'Allemagne et l'Angleterre.

Ne sous-estimons pas le rôle infiniment précieux que doit jouer demain l'alimentation dans la transformation sociale.

La Commune fédérée l'avait fort bien compris en donnant la prééminence aux revendications posées par les Ouvriers Boulangers.

En 1922, fidèle à sa tradition de lutte, c'est également la corporation des Ouvriers Boulangers qui à Moscou et à Leningrad mena la dernière action contre l'emprise du totalitarisme soviétique.

En juin 1936, c'est encore avec une exacte compréhension des tâches que les employés de l'industrie alimentaire ont soutenu et activé le ravitaillement des usines occupées.

Et demain, si nous avons su lier l'action constructive à l'action éducative, les travailleurs émancipés, autour d'une table commune, offriront à l'humanité le grand bouquet de sa libération.

Jean MARTIN.

Les Forces Libres de la Paix poursuivies

Notre République Quatrième du nom vient d'inculper les Forces Libres de la Paix pour une affiche ainsi présentée :

Attendrez-vous, pour vous remuer, la

MOBILISATION GENERALE

Comme légalement rien, dans le texte, ne pouvait être poursuivi, le chef d'accusation se réfère à une loi du 29 juillet 1881, tombée en désuétude, et par laquelle l'usage du papier blanc est interdit pour toute affiche, quelle que soit la couleur de l'encre employée.

Nous ne sommes pas de ceux qui, à tout propos et hors de propos, tentent de faire d'un quelconque procès-verbal un procès politique. Mais c'est là, tout au contraire, un procès politique inavoué auquel on voudrait donner figure de simple contravention.

En effet, les affiches sur fond blanc sont innombrables : publicité, spectacles, mouvements politiques en font un usage constant sans que soit exhumée pour eux une loi caduque.

Par l'effet de quelle bienveillance particulière les Forces Libres de la Paix ont-elles l'exclusivité de ces faveurs ?

Est-ce parce qu'elles ont commis le crime de lèse-démocratie de prétendre intéresser le peuple aux questions sociales en général et à la Paix en particulier ?

Est-ce parce qu'elles se sont, élevées contre la guerre d'Indochine, à laquelle le gouvernement Mendès-France, après les ministères à politique d'autruche, a fini par mette un terme ?

Est-ce parce que les mots « Mobilisation aénérale », en lettres capitales, frappaient un peu vivement les regards et les esprits ?

En ce dernier cas, osez parler ouvertement et poursuivre au grand jour.

D'autant mieux que nous tomberons d'accord avec vous pour que soient rayés à jamais ces deux mots accolés, qui nous ont tant coûté dans le passé et nous font tant craindre pour l'avenir.

M. LAISANT.

Pour tous renseignements concernant les Forces Libres de la Paix, écrire au Secrétariat à la Propagande : M. Laisant, 5, rue Paul-Déroulède. Asnières (Seine). Trésorerie : Nicolas Faucier.

La vie de la Fédération

CAUSERIES D'INITIATION. — Scientifique - Sociologique - Philosophique : Les samedis à 18 h. *précises*. Sociétés Savantes, 26, rue Serpente, du 9 octobre au 27 novembre : *Compréhension de l'Electricité*, par Marcel BOLL : 9 oct., L'électron ; 16 oct. : Le courant électrique ; 23 oct. : Les piles ; 30 oct. : Les moteurs.

Du 4 décembre au 18 décembre : *Le marxisme*, par André Prunier.

Les séances continueront jusqu'au 25 juin (conférences Défense de l'Homme).

CLUB LIBERTAIRE DES NTERNATONALISTES PRATIQUANTS. - « TERRE LIBRE »

journal parlé les jeudis, 20 h. 30, local M.L.E., 24, rue Saint-Marthe.

GROUPE LOUISE MICHEL (18e). — Les adhérents sont informés que la prochaine réunion aura lieu vendredi 1er octobre, 20 h. 45, 7, rue Tretaigne. Ordre du jour : 1° Organisation du cycle de conférences ; 2° Le Monde Libertaire ; 3° Divers.

BORDEAUX. — Ecole rationaliste Francisco Ferrer. Les samedis à 21 h. précises. 2 oct. : La douleur universelle ; 9 oct. : Evolutionnisme ou Créationnisme ; 16 oct. : Les préjugés néfastes ; 23 oct. : Physiologie de l'Homme et de la Pensée ; 30 oct. : Psychologie et Education.

GALA DE SOLIDARITE

au profit de la colonie d'AYMARE, organisé par S.C.I. Conférence Défense de l'Homme, S. I. A. Vendredi 29 octobre, 20 h. 30, Grande salle des Société Savantes, 8, rue Danton.

RECITAL DE MAGIE

MYSTAG

présente son spectacle contre l'exploitation de la crédulité :

Tout l'occultisme dévoilé

10 numéros — 50 expériences Fakirisme. - Suggestion, magnétisme et hypnotisme. - Transmission de pensée et voyance. - Radiesthésie. - Spiritisme. Etc...

et toute la Vérité !!!

Cartes d'entrée en vente : Librairie « Au Château des Brouillards, 53 bis, rue Lamarck, Paris-18e. Métro : Lamarck.

Ce spectacle sera donné également au profit de la Libre Pensée : Angers : Salle de la Mutualité, 20 h. 30, mercredi 20 octobre. Baugé : Salle du Théâtre, 20 h. 30, jeudi 21 octobre. Trélazé : Salle de la Maraichère, 20 h. 30, vendredi 22 octobre.

LILLE. — Réunion le lundi, de 19 h. à 20 h. 30, au Café Alphonse, 13, rue du Molinel.

ROANNE. — Réunion le jeudi à 20 h., chez Grelaud, 35, rue Jules-Guesde.

SAINT-ETIENNE. — Réunion tous les mois. Se renseigner à R.E.X., salle C.N.T., 24, rue Rouget-de-l'Isle. Pour recevoir notre bulletin intérieur « L'ANAR », en faire la demande à R.E.X., même adresse.

TOULOUSE. — Groupe d'études sociales, Salle Montoyol, 17, rue Rémusat. Tous les deuxième et quatrième vendredi du mois, à 21 h.

GROUPE PARIS-CENTRE EN FORMATION. — Prendre contact aux Causeries d'initiation ou écrire à Robert François, 52, rue des Abbesses, Paris (18e).

REVUE « CONTRE-COURANT ». — Permanence les mardis, jeudis et samedis, de 15 h. à 18 h., 11, rue de Sévigné.

MARSEILLE. — Réunion le lundi, à 19 heures précises, 12, rue Pavillon (deuxième étage).

CHATEAU-DU-LOIR (Sarthe). — Les camarades anarchistes de toutes tendances peuvent se mettre en rapport avec Henri Bagatskof, à Goulard, Château-du-Loir.

SAINT-DENIS-BANLIEUE NORD. — Se mettre en rapport avec Raymond Beaulaton.

LE MANS. — Réunions salle 18, Maison sociale. S'adresser à Paul Mauget, 15, av. Louis-Cordelet.

DIVERS

LE COMITE NATIONAL DE RESISTANCE A LA GUERRE ET A L'OPPRESSION tiendra son congrès annuel aux Sociétés Savantes, les dimanche 31 octobre et lundi 1er nov.

A l'issue de la première séance, dimanche 31 oct., à 12 h. 30 : Banquet fraternel pour célébrer le 79e anniversaire de Félicien Challaye, dans une salle des Sociétés Savantes. Prix : 600 francs, service compris.

Lundi 1er nov., 14 h. 30 : Grande salle des Sociétés Savantes, un GALA au bénéfice de *La voie de la paix*, sera donné avec le concours de vedettes parisiennes. Place : 250 francs.

Se faire inscrire en envoyant le montant à Emile Bauchet, à Auberville-sur-Mer, Cds. C.C.P. Rouen 1277-90.

GROUPE LIBERTAIRE IDISTA PARIS. — Premier samedi de chaque mois à 14 h. 30. Pour invitation et pour cours par correspondance, écrire en joignant t. p. r. à C. Papillon, 52, rue Petit, Paris (19e).

L'AQUADEMIE tient ses assises tous les dimanches au « Tire-Bouchon » (angle rue Norvins-impasse Trainée), de 17 h. à 19 h. Musiciens, chanteurs, poètes sont reçus en AMIS.

UNE ECOLE RATIONALISTE EST CREE. — Une école est ouverte aux externes comme aux internes, dans la banlieue parisienne.

L'instruction donnée est basée sur les méthodes pédagogiques actives les plus modernes.

Avis est donné à tous les camarades.

Pour tous renseignements, s'adresser au journal.

AMIS DE HAN RYNER. — Dimanche 24 oct., 15 h., Café de la Gare, 3, pl. Saint-Michel, causerie de Georgette Ryner : « Pourquoi Han Ryner a-t-il choisi la Norvège pour patrie imaginaire ? »

CH.-AUG. BONTEMPS parlera de « L'homme à la recherche de ses ancêtres », au Club du Faubourg, place Lévis (Métro Villiers), samedi 2 octobre, à 15 heures.

L'UNIQUE. — Réunion bi-mestrielles : Café « Au Tambour », 10, place de la Bastille, Paris.

Samedi 2 oct., 15 h. : *Henrik Ibsen*, par Michel Laurian.

Dimanche 3 oct., 15 h. : *Les Origines de la pudeur*, par Edwar Flower.

Lundi 4 oct., 15 h. : *La peinture*, matière et esprit, par O. Robiati.

Aux travailleurs de la terre

Les travailleurs de la terre sont actuellement le plus défavorisés au point de vue salaire. Et il existe des différences extraordinaires entre les travailleurs agricoles suivant qu'ils résident dans une région où dans une autre. Dans beaucoup de régions les propriétaires terriens se considèrent encore comme des petits seigneurs. Des ouvriers agricoles couchent encore dans les écuries, sont payés à la journée et ne bénéficient d'aucun congé payé, bien que l'Etat est fait une loi à ce sujet.

D'un autre côté le dégoût de la terre atteint même ce que nous pouvons appeler « l'artisan agricole » c'est-à-dire le petit fermier travaillant seul et qui doit succomber devant les gros propriétaires terriens qui emploient un matériel moderne au détriment du salaire de leurs ouvriers agricoles.

Dans ce régime de profit, seul l'argent est roi et le modernisme en matière agricole comme en matière industrielle s'emploie sur le dos des travailleurs.

Des camarades anarchistes ont bien tenté de créer des communautés agricoles, mais ils se heurtent à la fois à la rapacité des gros propriétaires terriens, à l'incompréhension de « l'artisanat agricole » et à l'ignorance de la grosse majorité des travailleurs agricoles désarmés.

Les travailleurs des villes eux aussi y sont pour quelque chose, ils n'ont pour ainsi dire aucun lien avec les travailleurs de la terre sur le plan syndical. Et les partis politiques de gauche prônent le système de propriété et de profit dans le seul but de gagner des voix dans les foires électorales auprès des paysans, comme ils emploient ce système auprès des commerçants.

Les travailleurs de la terre doivent s'unir aux autres travailleurs pour mettre fin à l'exploitation du patronat. L'Anarchisme est le climat rêvé pour créer cette communauté de vue.

Alexandre DUCHESNE.

RENTRÉE 1954

(*Suite de la page* 1)

et manuelles de chaque enfant pour qu'il soit plus tard un homme heureux et utile.

Nous dénonçons cet esprit de charité qui, sous l'influence des tendances démocrates-chrétiennes, tend de plus en plus à remplacer l'esprit de justice. Charité pour résoudre la crise du logement ! Charité pour aider les victimes d'Orléansville ! Faudra-t-il un nouvel abbé Pierre pour apitoyer l'opinion publique sur la grande misère des écoles de France ?

Nous dénonçons la préparation de la guerre, souci majeur de nos gouvernements. S'il n'y a pas d'argent pour les œuvres de vie, c'est parce que tout est englouti dans le gouffre d'un budget militaire, destiné à défendre ce qu'il est convenu d'appeler la Patrie, c'est-à-dire les intérêts des exploiteurs et des parasites qui vivent grâce aux travailleurs : patrons des forges et aciéries, gros colons africains, planteurs de bananiers ou d'hévéas, etc...

Mais le régime capitaliste, pour se survivre, a besoin de cette préparation intensive à la guerre et de la guerre elle-même, gigantesque abcès de fixation nécessaire à maintenir l'équilibre du système. Et nous n'atteindrons notre salut qu'au prix d'une lutte sans merci contre le régime capitaliste.

Et c'est alors l'occasion *de dénoncer les élus politiques et les responsables syndicaux* et ceux qui s'en reposent sur eux du soin de régler leurs propres intérêts.

Dans la lutte pour la défense de l'école, comme dans les autres domaines, le syndicalisme réformiste portera devant l'histoire de lourdes responsabilités. Il entretient chez les syndiqués l'illusion qu'il peut y avoir des améliorations profondes dans le cadre du régime actuel. Il n'envisage pas les réformes de structures nécessaires. Il n'est plus qu'un étroit corporatisme: on réclame des augmentations hiérarchisées, on envoie des adresses à des parlementaires qui ne peuvent même pas s'unir dans un « Front Laïque », on veut nous faire croire que les choses s'arrangeront à la prochaine « grande consultation électorale »...

Mais nous ne croyons pas au miracle ! Nous avons vu comment les zizanies entre « gauches » aboutissent à l'élection d'une Germaine Peyrolles ! Et nous savons que les « nouveaux messies » ne tiennent pas quand ils sont au pouvoir les promesses formulées dans l'opposition.

Nous voilà loin de la rentrée 1954, direz-vous ? Non, car tout se tient.

Nous affirmons qu'un Etat est vicié qui ne consacre à l'Ecole qu'une part infime de ses ressources et que nous devons mener contre lui une lutte sans merci. La lutte pour la défense de l'Ecole laïque se confond avec la lutte sociale. Chaque régime a l'école qui lui correspond.

« L'émancipation des travailleurs sera l'œuvre des travailleurs eux-mêmes ». A ce prix, ils auront l'Ecole Emancipatrice qui doit être celle d'une société civilisée.

Il est recommandé, pour faciliter le travail de correspondance, d'envoyer tout courrier :

Administration-trésorerie : Vincey, 170, rue du Temple, Paris.
Rédaction du journal : Joyeux, 53 bis, rue Lamarck, Paris.
Communiqués - Annonces : R. François, 52, rue des Abbesses, Paris.

LE NUMERO : 20 FRANCS

ABONNEMENT AU « MONDE LIBERTAIRE » : 12 numéros : 250 fr.

NOM .....

Prénoms .....

Adresse .....

A expédier à Vincey, 170, rue du Temple, Paris.

C.C.P. Paris 10569.77

La condition féminine

La condition féminine est conséquence du régime d'administration générale des Affaires Humaines. Ces affaires étant toutes dirigées par le sexe mâle, la population terrestre vit en régime masculiniste ou « phallocratique ».

Dans ce régime, le caractère principal de la condition féminine est son exploitation sur quatre plans :

1°. Exploitation de la reproductrice par la reproduction obligatoire ou par la vente sexuelle ;

2°. Le travail ménager obligatoire et non rémunéré ;

3°. Le travail industriel et agricole sous-rémunéré ;

4°. Les obligations politiques : impôts, lois arbitraires ; éloignement des valeurs féminines de toutes les directions supérieures.

***

La première et la plus pressante revendication féminine est la liberté de la maternité, le choix volontaire ou l'acceptation enthousiaste. Au lieu de cela, par l'ignorance imposée des mesures préservatrices, les « citoyennes » soumises ou exposées aux aléas des fécondations abusives sont dépouillées de toute dignité humaine et son considérées par le législateur comme vaches à vêler...

Hélas ! pour faire les guerres et pour faire les armés, il faut aux Etats et aux industriels beaucoup de combattants et beaucoup de main-d'œuvre.

La main-d'œuvre rare serait trop chère ; tandis qu'abondante, avec la peur du chômage, elle est « à bon marché » ! Et allez donc, prolétaires ! que la classe ouvrière fasse elle-même la misère de ses enfants : en les multipliant, elle instaure les chômages futurs et les bas salaires.

Alors les législateurs capitalistes savent y pourvoir ; ils maintiennent la « femme au foyer » serve et surtout ignorante des moyens d'éviter les maternités indésirées ou dangereuses.

Dans les villages de nos montagnes françaises bien des familles trop nombreuses voient s'exiler leurs enfants. Pour l'une d'elles, j'ai vu un maire, très à la page, demander le prix Cognacq et l'obtenir. En foi de quoi, M. le préfet décida de donner à cette cérémonie tout son lustre de propagande pour la surpopulation, et se fit accompagner par toutes les autorités du département : députés, sénateurs, conseillers généraux, etc. Au jour dit lorsque ces autorités mirent pied à terre devant la mairie pavoisée, le chef de la commune leur présenta alignés, le père et les enfants. Félicitations du préfet. Remise du prix. Quelqu'un fit remarquer : Et la mère ? N'avait-elle pas été à la peine ? où était-elle ?

— Au cimetière. L'épuisement l'y avait conduite.

Ainsi l'homme, honoré pour son plaisir sexuel de procréation sans gêne, restait seul à profiter du capital Cognacq.

Ce cas n'est pas unique, mais le serait-il, nous pensons que les lois, les Constitutions, les mœurs qui permettent de telles monstruosités sont blâmables et doivent s'effacer.

***

Certains Etats cependant ne pratiquent pas la doctrine du « laïnisme ». Les Nordiques agissent plus humainement et contrairement aux pays vaticanais, ils respectent la dignité de la personne humaine par la liberté guidée de la volonté féminine et maternelle.

Voici l'exemple typique de la Norvège. C'est en 1924 qu'à Oslo, un parti ouvrier féminin avec l'aide d'une femme au grand cœur, Mme Katti Anker Moller, ouvrit un centre d'hygiène sexuelle avec consultations spéciales pré-natales et aussi anticonceptionnelles. On notait dès le début 16 à 24 visites de consultantes chaque jour. Cette clinique reçut une aide financière de la municipalité et des assurances sociales. Depuis, 5 autres cliniques semblables ont été ouvertes à Oslo et Bergen. Les consultations y sont gratuites.

Si l'on a aussitôt constaté la disparition des avortements provoqués. Donc, plus aucun besoin d'une loi punissant et déshonorant les avortées et les avorteurs. Disparition aussi des péripatéticiennes qui ne trouveraient plus de clients payants. Car c'est souvent pour éviter à sa compagne une maternité indésirée, que dans nos pays latins, tel ou tel homme marié va s'acheter un soulagement de rencontre.

Ainsi, les Nordiques ont réalisé un assainissement moral et physique de leur milieu social ; tel est le résultat de leurs méthodes.

Aujourd'hui c'est la doctoresse Nic Wall qui dirige à Oslo leur « Modre Hygiène Koniore ».

***

Un certain nombre d'autres nations pratiquent le même système de consultations officielles, légales et gratuites où les femmes, les filles embarrassées devant l'inconnu vont chercher enseignement, conseils et aide. Mieux vaut prévenir que risquer. Le Birth Contrôl anglais lui aussi a fait ses preuves : Ainsi des gens malades ou de grande misère sont exemptés de concevoir. Créer du malheur ne peut être que le fait de peuples arriérés, ce n'est pas de la civilisation ; l'enfance heureuse et saine est la marque des peuples supérieurs.

Et aussi le respect de la personne humaine dans la jeune fille et dans la femme, avec la libre disposition de son être intime et le juste équilibre, dans l'eugénisme pratiqué, de son Moi total : la maternité devenue consciente et fière.

Nous ne voulons plus être du cheptel ! Qu'on se le dise !

Un jours prochain, ménagères, nous parlerons de votre servage familial et même de... la Bible qui nous l'enseigna !

Marianne RAUZE,
(des *Femmes Unies*)

LIBRAIRIE

Jean Jaurès, par Maurice Dommanget. Une brochure de quarante pages, avec bibliographie, dans la collection « Les grands éducateurs socialistes » (Edition Sudel, Paris, 90 fr.). Maurice Dommanget, après avoir présenté dans la même collection : Albert Thierry, Proudhon, Karl Marx et Engels, Paul Robin, Francisco Ferrer, H. de Saint-Simon, publie une plaquette sur Jean Jaurès, éducateur : « A ce titre, écrit-il, il prend un tel relief et une telle hauteur qu'on ne s'explique pas qu'un ouvrage exhaustif ne lui ait point encore été consacré. »

On en retiendra en particulier les passages où il est traité de l'école laïque et des rapports de l'instituteur avec la classe ouvrière. — P.-V. B.

NIDS DE GUEPES

Les milieux anarchistes sont à la fois les plus larges d'esprit et les plus sectaires de l'horizon révolutionnaire.

Leur tendance à l'émiettement, leur dispersion en groupes dont chacun croit détenir une vérité essentielles sont compensées par une extrême souplesse dans la réflexion sociale, économique et politique. Ils perçoivent clairement que l'idée libertaire est la seule qui s'applique à l'avenir, mais ils sentent que la complexité de la réalité sociale, en perpétuelle évolution, ne permet pas de fixer une doctrine immuable et marmoréenne.

Nids d'abeilles, sans reine dont chacun semble isolé dans la fabrication de son miel, les groupes sont ouverts à tous les courants d'idées parce qu'ils savent qu'il faut chercher. Ils deviennent sectaires lorsqu'ils croient trouver une base solide à une action qu'ils veulent mener immédiatement et sans délai.

Ils ont compris depuis longtemps que la doctrine marxiste, pétrifiée, dépassée, objet de commentaires liturgiques et non d'études constructives ne correspond plus à aucune réalité sociale, mais ils envient l'admirable certitude qu'elle fournit, sur le plan pratique, à des militants débarrassés de tout scrupule idéologique.

Comment leur demander de séparer la réflexion de l'action ? Sensibles à l'injustice du monde, ils n'acceptent rien de ce qui peut retarder leur désir de combattre, mais les nuances d'une pensée mouvante, donnent naissance à des oppositions, à des clans, à des chapelles.

Ainsi leur dispersion semble parfois justifier l'acception vulgaire du mot « anarchie » au sens de désordre et de confusion, si bien que certains d'entre eux, par une soif d'activité et d'organisation ont voulu changer de drapeau et remplacer « anarchie » par « communisme libertaire ».

Je dirai tout net que cette modification de vocabulaire ne me plaît pas. Un besoin d'action qui se traduit par une réforme verbale, risque de rester verbal à son tour.

Que reproche-t-on à l'Anarchie ? De ne pas être comprise ? De donner une idée fausse de ses méthodes et de ses buts ? De prêter à l'équivoque et au dénigrement ? Ou bien doit-on penser que derrière le changement d'étiquette se cache une altération de l'idée libertaire ?

L'Anarchie a un passé glorieux, dans la théorie et dans l'action. Aucune de ses manifestations ne mérite d'être reniée. Elle continue à inspirer un intérêt considérable dans tous les milieux, comme on peut le constater d'après le nombre croissant de livres qui sont consacrés à sa doctrine et à son histoire.

Si les idées anarchistes ne pénètrent pas aussi vite qu'on peut le désirer, dans les masses intoxiquées par la propagande marxiste, il conviendrait d'abord de savoir comment un changement de vocabulaire permettrait une propagande plus efficace.

Dans un monde où tout est désordre et confusion, il ne semble pas que le mot Anarchie ait rien perdu de sa force explosive, ni de sa valeur de suggestion.

Risque-t-il d'éveiller un malentendu ? Il faut l'expliquer — avec le reste de la doctrine — ou alors il faut renoncer à cette doctrine elle-même, dans la mesure où elle refuse la confiance aux chefs, aux dictateurs, aux sauveurs du prolétariat, aux guides inspirés des masses, à tous les révolutionnaires professionnels qui se dépêchent d'escamoter les fruits d'une révolution au profit de nouvelles aristocraties.

C'est un mouvement éternel de l'histoire, dont le célèbre socialisme scientifique n'a jamais paru tenir compte.

Récemment encore, un livre consacré aux *Responsabilités des dynasties bourgeoises* (Beau de Loménie), démontrait avec une aveuglante évidence que les dirigeants politiques ont toujours et partout trahi les idées qu'ils prétendaient défendre, en faveur de leur intérêt personnel.

Il se peut que l'auteur de cet ouvrage ait été inspiré dans une certaine mesure par le ressentiment de l'aristocratie de sang contre l'aristocratie de l'argent, mais la valeur de son argumentation n'en est pas diminuée.

Ce qui s'est passé en 1794, en 1830, en 1848, ce qui s'est reproduit en 1918, doit recommencer dans l'avenir. C'est pour éviter aux peuples de se sacrifier inutilement et de se livrer à des intrigants que le mot et l'idée d'anarchie ont été inventés. Il importe plus que jamais d'en conserver la signification profonde : *la lutte d'un peuple sans chefs, pour une société sans maîtres.*

Est-ce une idée si difficile à faire comprendre ?

Il ne me semble guère, d'ailleurs, que le terme de « communisme libertaire » ait un contenu d'une valeur équivalente, ni même qu'il soit doué de la moindre force de pénétration.

On n'a pas la naïveté de croire qu'il soit possible de rivaliser, par la seule force des mots, avec les dizaines de millions dépensés par la propagande marxiste.

De quoi s'agit-il, alors ? De faire pénétrer des idées claires et constructrices dans la tête des jeunes et des militants qui — même au sein des partis marxistes — ont gardé une étincelle d'esprit critique et la capacité de réfléchir. Or, le mot communisme pour eux, comme pour le reste du monde, est devenu synonyme d'oppression, de rigueur, de délation, de surveillance policière, de travail forcé, de destruction des libertés ouvrières.

La correction de « communisme » par le mot « libertaire » ne fait qu'introduire une sorte d'amollissement et de faiblesse dans le mécanisme d'une machine de guerre, dont le fonctionnement rigoureux semble la seule qualité. Si bien que le *communisme libertaire* finit par apparaître comme une opposition de droite, hésitante et clandestine, à côté d'un formidable *communisme autoritaire.*

Combien je préfère l'explosion fracassante du mot *Anarchie !*

Cette analyse ne voudrait que clarifier les termes et ne prétend pas intervenir dans le fond du débat sur les problèmes d'organisation et d'action.

Qu'il me soit cependant permis de signaler qu'une dispersion apparente dans les courants d'idées nouvelles me semble pour l'instant préférable à une tentative de stabilisation autour d'une doctrine que les extraordinaires bouleversements des temps présents rendent presque impossible de fixer.

Les anarchistes ont toujours eu un tempérament bien particulier, qui leur donne des qualités certaines et des défauts graves. Leur défaut, c'est la tendance à l'émiettement. Leur qualité, c'est la vivacité d'esprit, la rébellion intellectuelle, l'insubordination mentale. Qu'ils piquent comme des abeilles ou des guêpes, ils ne tuent pas, mais ils fabriquent du miel. Je n'aimerais pas qu'ils se contentent de bourdonner comme des frelons.

Louis CHAVANCE.

Rendez-vous d'octobre

On avait coutume, dans la presse et les allocutions dominicales, d'invoquer le « rendez-vous d'Octobre ». Les gouvernements le redoutaient, tandis que les centrales syndicales élaboraient les mots d'ordre qui lui serviraient de support. Il était la promesse du réveil d'un prolétariat, à qui les feuilles d'impôts aggravaient le budget, sérieusement compromis par les vacances annuelles.

Le « rendez-vous d'Octobre » était à la fois l'affirmation d'une volonté populaire de combattre au moment opportun, et l'argument dont usaient les syndicats ouvriers pour peser sur les actes du Parlement.

C'était le pendant semestriel logique du 1er mai, au caractère purement politique plus prononcé.

Les partis, les centrales rivalisaient d'action, s'interpellaient, polémiquaient, puisque aussi bien, le renouvellement des cartes était proche. Le ministère du Travail, le patronat et les multiples commissions qu'il oriente, lâchaient quelques parcelles de leur capital, pour endiguer l'assaut promis. Bien des grèves, bien des mouvements d'envergure prometteurs, échouèrent ainsi, parce que ceux qui avaient pour mission de les développer, préoccupés par de sordides intérêts de boutiques, se contentèrent d'une aumône dérisoire, sans mesure avec les aspirations de leurs mandants.

Les travailleurs reprenaient la boîte à outils, plus abattus, et le gouvernement se félicitait d'avoir maintenu une stabilité précaire, dont les betteraviers avaient raison quelques mois plus tard.

A cette règle n'a pas échappé Mendès-France, qui promettait solennellement à Nevers, de se pencher sur le « problème social ».

Sans vouloir médire de la bonne foi du premier ministre,, il n'est pas douteux qu'il ne pourra rien entreprendre qui satisfasse les espoirs et les besoins, aussi longtemps que les féodalités économiques conserveront leurs privilèges, le capital et l'Etat, le monopole de la rétribution du travail.

N'est-il pas singulier que Mendès-France soit le seul à prévenir l'agitation prochaine, alors que les syndicats se confinent dans des arguties sur la C. E. D. qui sort de leurs attributions spécifiques ? (Du moins sous l'angle par lequel ils l'envisagent).

N'est-il pas navrant de les voir étaler leur mesquinerie partisane, alors que le pouvoir d'achat s'amenuise, que les conquêtes ouvrières, telles les quarante heures hebdomadaires, sont pratiquement perdues ?

N'y aura-t-il pas de réponse à cette carence ?

Le prolétariat aura-t-il la volonté de susciter un « rendez-vous d'Octobre » qui fera trembler le patronat et son poulain Edgar Faure ?

Le prolétariat, seul, a le pouvoir de transformer ce *rendez-vous* en *ultime rencontre.*

Michel PENTHIE.

Un retard de la Poste nous empêche de passer la Chronique internationale d'André Prudhommaux.

Marche à l'idéal

Des fleurs prédominent au florilège humain : musique, poésie, peinture, sculpture, danse, ça ne se fabrique pas, c'est le don inné : voire : l'obsession psychique du possédé.

Il n'est pire misère qu'en l'âme. Celle du porte-monnaie n'est qu'un embrènement.

L'on peut parer à la quotidienne en chantant dans les cours, croquis au bistrot, comme d'aucuns mendient...

Qui tend la main fait aumône à celui qui lui donne.

Quant à la misère de l'âme..., pensons à ces poètes: Deubel..., au fil de la Marne ; Gaston Couté, à Lariboisière..., Jean Loinais « ratatiné » de privations... Ces idéalistes eurent un but : réaliser l'Homme dans la liberté.

L'Idéal des matérialistes réalisa : le robot, la chaîne et la guerre (son chef-d'œuvre).

Malgré les rires, les embûches, mon choix est fait, et vous ?...

L'artiste crée, le critique démolit, et, c'est ce mercenaire que l'on connaît...

Parbleu ! c'est tellement plus facile.

Henri CHASSIN.

Chez les cheminots

Un régime humanitaire sur le papier

Faisant esprit « d'humanité »... sur le papier, la S.N.C.F. a édité à l'intention de la hiérarchie, une brochure ayant pour titre « Les mille et une choses de notre métier », Région Ouest. Ex. Imprimerie Hemmerle, Petit et Cie, 2 et 4, rue de Damé, Paris-2e. On lit dans cette brochure la question suivante :

« A-t-on eu le souci dans toute « la mesure du possible de concili- « lier les nécessités du service « avec les désirs des agents décou- « lant de leur vie familiale ? »

Et évidemment, chaque chef de dire que ça va bien dans son secteur. Pourtant les plaintes des cheminots sont nombreuses et le cidevant Ancelin et son sous-ordre Ferracha, qui suppriment le personnel et établissent des heures de service à rallonges avec la complicité des syndicats de masses, se moquent éperdument des désirs des agents. Marche ou crève, telle est leur devise.

H.R... H.R...

D'un autre point de vue humanitaire la S.N.C.F. nous montre ce qu'elle entend par là, toujours dans l'arrondissement du ci-devant Ancelin, au triage d'Achères, où le temps de 20 minutes qui doit être alloué pour le casse-croûte à tout cheminot faisant huit heures consécutives de travail, passe régulièrement à l'as. Ceux qui veulent casser la croûte quand même doivent le faire en marchant, les mains pleines de cambouis. Et nos « braves délégués » que font-ils... que disent-ils ? Rien... absolument rien.

L'activité syndicale

Paraît que les bonzes cégétistes du Chemin de fer se plaignent de la désertion des cheminots de leurs réunions syndicales. Ces gens-là n'ont pas encore compris que le syndicalisme ce n'est ni la C.E.D., ni la guerre d'Indochine, ni Moscou, ni la politique. Le syndicalisme c'est la lutte pour la suppression du salariat et du patronat. Nos bonzes ont oublié cela depuis longtemps...

Raymond BEAULATO.

Défense de l'homme

Quand un peu après la guerre, notre ami Louis Lecoin annonça qu'il fondait « Défense de l'Homme », son entreprise rencontra autant de scepticisme que de sympathie. On doutait qu'il pût soutenir une publication de cinquante pages sous couverture, d'un format qui prend place dans une bibliothèque et, par conséquent, d'un coût assez élevé (1).

Mais Louis Lecoin est tenace. Il l'a montré tout au long de son ardente carrière d'anarchiste et de pacifiste. Sa courageuse attitude au cours des deux guerres lui a valu de nombreuses amitiés. Aussi trouva-t-il assez de collaborateurs pour pouvoir orienter sa revue comme il l'entendait.

L'éclectisme de sa rédaction, qui permet à chaque lecteur de s'arrêter sur la matière à penser qui l'intéresse, crée un lien entre des esprits inclinés vers des doctrines parfois différentes, mais qui ont un objet commun : la défense de l'homme. C'est le titre de la revue qui en résume tout le programme. Il contient tout l'anarchisme.

Nous sommes quelques-uns à devoir une particulière gratitude à Louis Lecoin pour cette œuvre qu'il continue depuis sept années. Au lendemain de la guerre, lorsque les doctrines flanchaient et que la rénovation des thèmes ne se faisait pas sans dissensions, « Défense de l'Homme » a permis de conserver des contacts, de travailler aux rapprochements nécessaires. Aujourd'hui que la nouvelle F.A. unit toutes les nuances de l'anarchisme, la revue de Lecoin sera plus que jamais utile aux exposés et aux confrontations d'idées. Plus tard, on constatera que nos doctrines, en perpétuel devenir, se seront ainsi enrichies.

Ch.-A. B.

(1) « Défense de l'Homme », le n° 60 F. abonn. un an : 600 fr., six mois : 350 fr. Mme Lecoin, route de Saint-Paul, Vence (A.-M.), C.C.P. Paris 4.504-77.

Notre camarade Alexandre Jacob est mort
Dans le prochain numéro Alexis Danan retracera son existence exemplaire.

La corbeille aux idées

par Ch.-Aug. BONTEMPS

De la préhistoire au péché originel

La publication d'un ouvrage de grande vulgarisation d'André Senet : « L'Homme à la recherche de ses ancêtres », chez Plon, attire l'attention du public sur des problèmes fort mal connus, même des gens cultivés. J'ai été souvent surpris, au cours de mes rencontres avec d'excellents universitaires, de constater le vague de leurs connaissances touchant les premiers hommes, et comment ils faisaient mal la distinction entre l'homme de Néandertal et ceux de l'âge du Renne. La plupart ignoraient, du reste, qu'il y eût à cette époque trois types, souches de trois races : blanche, jaune et noire, qui persistent de nos jours sous les formes multiples des sous-races.

J'eus un jour, à Lyon, un contradicteur bien-pensant, agacé de ce que j'avais pu dire des fables de la Bible, qui crut m'ennuyer en observant que j'avais négligé les Peaux-Rouges. J'eus quelque peine, en expliquant les modalités de peuplement de l'Amérique du Nord, à la fin seulement du paléolithique, à lui faire accepter que les Amérindiens fussent de race mongoloïde.

Fossiles contre fossiles

Pourtant, la préhistoire a plus de cent ans. C'est en 1835, qu'un jeune médecin, le docteur Casimir Picard, présentait à la Société d'Emulation d'Abbeville, présidée par le directeur des Douanes Boucher de Perthes, poète et écrivain dilettante, ses premières remarques sur le caractère des « pierres taillées », silex jusque-là considérés comme des « céraunies » ou pierres de feu, qu'on croyait avoir été façonnées par la foudre. Quand il mourut, à 35 ans, en 1841, il avait si bien instruit et convaincu Boucher de Perthes que le fougueux douanier allait devenir le père d'une science entièrement nouvelle, mais qu'il eut grand-peine à imposer.

En 1846, l'Institut dédaigna son manuscrit : « Antiquités celtiques et antédiluviennes ». En 1847, il refusa le legs de ses collections. Il fallut qu'un docteur Rigollot, sceptique mais curieux,s' en allât faire des fouilles à Saint-Acheul dans la Somme, y découvrit des vestiges dits, depuis, « acheuléens », pour que son mémoire de savant convaincu commençât de retenir l'attention.

Ce n'est qu'en 1859 que Boucher de Perthes obtint l'acquiescement d'une mission anglaise où figuraient John Evans, alors tout jeune, et Lyell qui écrivit la relation de la mission. La même année, l'Académie des Sciences fit enfin état des observations d'Albert Gaudry qui devait se placer parmi les plus marquants de nos paléontologistes.

Cela n'empêcha pas le docte aréopage, jaloux sans doute de conserver un premier rang dans le monde des fossiles, de refuser l'année suivante une communication d'Edouard Lartet sur « L'ancienneté géologique de l'espèce humaine dans l'Europe Occidentale ». Edouard Lartet obtint bientôt la célébrité par ses travaux sur les premières découvertes faites au pays éléctif de la préhistoire, dans la vallée de la Vézère, aux environs immédiats du village des Eyzies. En 1869, il était nommé professeur au Muséum et mourait quelques mois plus tard. Il avait pu connaître, en 1868, la découverte du Cro-Magnonnais dont son fils avait recueilli les ossements.

Une galerie des ancêtres

La partie était gagnée. Dans le monde scientifique alerté, les recherches et les découvertes se multipliaient. En 1855, c'est le crâne de l'homme de Néandertal, vieux de quelque cent mille ans, dont on veut faire un anthropoïde anormal. En 1908, on en trouva un squelette complet à la Chapelle-aux-Saints et quantité d'autres par la suite. En 1858, à Saint-Girons, Edouard Lartet exhumait un singe du pliocène (15 millions d'années) dont les caractères indiquaient une possible évolution vers l'homme.

Le coup de tonnerre se produisit en 1868 quand, aux Eyzies, on déterra cinq squelettes, incontestablement d'hommes de type moderne bien qu'ils fussent enfouis dans un terrain du paléolithique supérieur, c'est-à-dire de vingt à quarante mille ans de nous. On en trouvait six autres à Menton en 1872 et 1873, du même type que ceux du Cro-Magnon, ancêtres des races blanches. L'homme de Grimaldi (une vieille femme et un enfant) apparaissaient, à Menton encore, en 1901. C'était un négroïde. Comme on avait déjà mis au jour, en 1888, l'homme de Chancelade, un mongoloïde, nous avions, dans ces mêmes couches du paléolithique supérieur, les ancêtres directs des trois races actuelles.

Ils étaient de quelques dizaines de milliers d'années plus anciens que ne l'auraient été Adam et Eve d'après les commentaires de la Bible. Cela dérangeait bien un peu certaines habitudes de penser et de former la pensée. Mais, après tout, ce pouvait être une simple question de dates que la géologie et la paléontologie réunies ne pouvaient, elles-mêmes, déterminer qu'à quelques milliers d'années près.

Où les choses se gâtèrent, c'est en 1890 et 1891, quand Eugène Dubois découvrit à Java deux crânes et, en 1892, un fémur de pithécanthrope. C'était une sorte de grand singe qui pouvait dériver du dryopithèque et semblait tourner à l'homme. Sa capacité crânienne était de 900 cm3 alors que celle des singes anthropoïdes est de 600 et celle de l'homme moderne de plus de 1.400. On discuta, bien sûr. Mais, en 1903, on trouva près de Pékin des molaires de son cousin, le Sinanthrope qui, depuis, a fait des petits si j'ose ainsi écrire, puisqu'à partir de 1927 on en trouva tout un stock avec le concours, marqué de quelque ironie, du R. P. Teilhard de Chardin.

Il y a singes et singes

Il n'y avait plus qu'à se réfugier dans le doute que laissait l'absence du fameux chaînon et à se moquer des hurluberlus qui s'intéressaient sérieusement à ces histoires d'hommes-singes. Pourtant, on découvrit les chaînons. Ce fut la mâchoire de Mauer (1907), l'homme de Piltdown (1908), discuté mais dont on vient de déterminer, en décelant le truquage de la mâchoire, l'âge et l'authenticité de son crâne. D'autres encore.

Une chaîne discutable, possible cependant, s'établissait. Entre les deux guerres et ces années dernières, les découvertes, en Afrique, d'une série de singes du tertiaire, à dents humaines, et surtout de l'Australopithèque aux caractères déjà hominiens, permettent d'envisager maintenant plusieurs filiations parallèles dont l'une pourrait aboutir au Néandertalien dont la race se serait éteinte sans successeur, et l'autre à l'homme actuel, à moins que celui-ci ne procède d'un des deux types de Néandertaliens connus.

Ce sont problèmes que la science résoudra à force de fouiller. Dès à présent, les enchaînements, quels qu'ils soient, sont évidents. Nous venons des singes anthropoïdes du tertiaire et je ne comprends pas bien le sophisme conformiste que reprend M. André Senet quand, après avoir clairement montré comment nous sommes issus d'évolutions partant soit du dryopithèque, soit du limnopithèque, il écrit que personne ne soutient plus que l'homme descend du singe. C'est jouer sur les mots. Des singes *actuels*, certainement pas. Puisqu'ils sont nos cousins ils ne peuvent être nos pères. Toutefois, nous avons un ancêtre commun, le propliopithèque de l'oligocène-miocène dont dérive le pliopithèque (miocène) qui peut aboutir au gibbon. Son cousin, le dryopithèque (miocène) donne probablement naissance à deux branches (lui ou l'un de ses frères), d'une part les grands singes dont certainement le chimpanzé, d'autre part les pithécanthropes et leur suite jusqu'au néandertalien et, peut-être, à l'*homo sapiens*. Enfin l'autre cousin, le limnopithèque qui conduit à l'australopithèque et, selon les points de vue, par l'homme de Mauer et celui de Piltdown, à l'*homo sapiens*, c'est-à-dire à nous-mêmes.

Qui a commis le péché ?

A la vérité, quand les faits ne peuvent plus demeurer cachés, il importe de laisser un peu de confusion dans les esprits. Combien de gens par le monde entreront dans le détail de nos origines ? Il est au contraire facile de dire et de retenir cette formule de vérité maquillée : « l'homme ne descend pas du singe ».

On pourra aussi regretter que M. André Senet, dont la documentation est cependant abondante, n'ait pas tenu compte dans la détermination même approximative des âges et des durées, des toutes dernières données qui reculent sensiblement les premiers anthropoïdes et les premiers hominiens dans le temps. On ne lui en fera pas autrement grief en une matière qui ne cesse d'évoluer. Tant de points sont encore à fixer qu'on peut bien procéder par transition afin de laisser aux âmes pénétrées de la foi dans les Ecritures le temps de se ressaisir.

Un grand et lent travail se fait actuellement dans le monde de l'intelligentzia d'Eglise. Il s'agit d'achever une mise au point des Ecritures, afin de transformer en symboles toutes les données concrètes de la Genèse ce qui, finalement, servira à démontrer que les formalismes d'Eglise — de toutes les Eglises — auront, une fois de plus, entravé inutilement les recherches positives.

La création d'Adam et d'Eve est, d'ores et déjà, tenue pour symbolique par les théologiens avertis. Mais je leur pose une interrogation. Si le mythe du premier couple n'est qu'un mythe, qui a commis le péché originel ? Et si l'on me répond : « L'un ou plusieurs des tout premiers hommes qui ont atteint à la qualité d'*homo sapiens* », je demande encore : Comment le sait-on ? Qui nous l'a rapporté ? Pascal écrivait que les Hébreux pouvaient témoigner dans la Genèse parce qu'ils avaient vécu près de la création. Aujourd'hui, les quelque trente mille ans qui se sont écoulés entre l'apparition des hommes de l'Aurignacien et la constitution du peuple juif nous paraissent un temps bien long pour un rapport fait *de visu*, voire *de auditu*.

Cette question peut sembler plaisante. C'est pourtant sur elle que repose toute la morale chrétienne que, même incroyants, nous pratiquons peu ou prou, que nous subissons en tout cas dans les lois, les mœurs, les censures officielles et les censures privées.

Pour nous qui cherchons à instaurer une morale naturelle, biologique et, par conséquent, rationnellement évolutive, ce petit détail venu de la préhistoire n'est pas sans prolongements.

LE MONDE
libertaire
des Lettres et des Arts

LIVRE du MOIS

"Drôles de voyages"

Michel Ragon nous avait donné « Les Ecrivains du Peuple », malheureusement épuisé, suivi d'une « Histoire de la littérature ouvrière » qui a sa place dans la bibliothèque de tout homme préoccupé de l'évolution de l'intelligence, enfin « Drôles de métiers » où il s'affirmait comme l'un des espoirs les plus authentiques de la jeune littérature.

Aujourd'hui, parait de ce jeune écrivain, un nouvel ouvrage « Drôles de voyages », second volet d'une vie vagabonde qu'il a entrepris de nous décrire et où transparait le dur apprentissage auquel cet ouvrier autodidacte a été contraint de se soumettre afin d'acquérir la maitrise qui lui permet d'exercer le « métier » d'écrivain.

Dans « Drôles de métiers », Ragon nous avait fait pénétrer à l'intérieur de son personnage, petit paysan vendéen, épris de liberté assoiffé de justice sociale, se débattant à travers des « carrières » dont les bifurcations multiples le ramenaient inéluctablement vers le livre qu'il portait en lui et qui apparaissait comme le fil impalpable qui guidait ses multiples périgrinations.

Plutôt que sa suite, « Drôles de voyages » nous apparait comme la juxtaposition, de l'œuvre qui le précède et c'est bien ainsi. Le circuit dont il nous trace les savoureux méandres aère les durs instants que nous révélait « Drôles de métiers ».

L'itinéraire de cet ouvrage récent, nous promène à travers une Allemagne mal guérie de ses poussées de fièvre, nous conduit vers un truculent Danemark, qu'aurait aimé Rabelais, muse dans les grasses campagnes anglaises où se mêlent tendrement les couleurs blondes qui couronnent les visages rieurs des filles et les épis courbés sous le poids du grain avant de se terminer par une note satirique sur les rives pelées et calcinées de l'Adriatique.

L'ironie, parfois vollée d'une pointe d'amertume, le style net, clair, l'humanité qui baigne les personnages de cet ouvrage de qualité garantissent son succès auprès du lecteur.

Michel Ragon, jeune écrivain, issu des milieux libertaires et qui ne s'en cache pas, n'est encore qu'au commencement d'une œuvre dont nous attendons la suite avec impatience.

« Drôles de voyages ». Michel Ragon (Albin Michel, éditeur).

Maurice JOYEUX.

CINEMA

...ce commerce

On connait l'anecdote. Elle est vieille comme le cinéma..., si elle n'a pas été inventée.

Le soir du 28 décembre 1895, après la fameuse séance du Grand Café. Georges Méliès proposa aux frères Lumière, de leur acheter leur étonnant appareil. Et l'un d'eux aurait répondu :

— Notre appareil n'est pas à vendre. C'est un instrument scientifique qui n'a aucun avenir commercial.

S'il a vraiment dit cela. Lumière a commis — du moins au départ — une erreur d'appréciation. Son cinématographe est devenu un redoutable commerce qui vend et achète à tour de bras.

Que vend-il ? Du rêve, disent des poètes. Du rêve dirigé, précisent des sociologues.

Pour le plus grand nombre, le cinéma vend tout simplement de la distraction. Le bon bougre échange son argent à la caisse contre deux heures et demie de spectacle, plus une pause consacrée au chocolat glacé

A part une minorité qui ne reçoit pas ses impressions sans contrôle — à part aussi, les amoureux qui se désintéressent de ce qui passe sur l'écran — la grande masse des spectateurs vient chercher rituellement sa ration de fiction. C'est la grande foule des yeux qui absorbent tout et le transmettent à des cerveaux qui l'enregistrent sans débat.

Le cinéma actuel est un prodigieux vendeur d'idées toutes faites. On soupçonne que les meneurs du jeu en peuvent tirer une écrasante puissance et l'on identifie ces meneurs de jeu au capitalisme international. Or, celui-ci est à son tour plus ou moins manœuvré par la sottise, universelle ou particulière. Il lui arrive même de subir l'influence de quelque intelligence et parfois celle d'un génie — quand ses intérêts n'y trouvent pas à redire. Une seule règle constante : avoir l'œil sur le tiroir-caisse.

S'il est prouvé qu'un film subversif a fait recette, on fabriquera pendant un certain temps, du film *raisonnablement* subversif. Qu'est-ce qu'on risque ? Puisqu'on peut, dès que cela parait nécessaire, apporter un correctif efficace.

S'il est démontré que les curés n'aiment pas un certain genre de cinéma et sont assez forts pour en détourner une bonne partie de la clientèle, on évite ce genre.

Toutes les nations ont leur censure officielle et sont pourvues, en outre, de censures privées d'ordre politique, confessionnel ou tout juste mercantiles. Partout, des augures croient savoir ce qui plaira à la majorité et ils orientent en conséquence leurs gestes de financement.

En dernière analyse, le meneur de jeu, c'est tout le monde et ce n'est personne. C'est une volonté anonyme et multiforme de « faire de l'argent ».

« Le cinéma, a dit Georges Duhamel, est un puissant instrument de conformisme. » Ajoutons qu'il est d'abord le produit du conformisme commercial.

Comme tous les commerces, il vend. Comme toutes les industries, il achète des matières premières. Il achète des talents et des vertus. Il achète des droits d'auteur (c'est-à-dire le droit de trahir l'œuvre d'un auteur). Il achète des terrains. Il achète des inventions (quelquefois pour les emprisonner tant qu'il n'en a pas besoin pour se rajeunir). Il achète des idées et des absences d'idées. Le montant de ses achats lui sert d'argument de vente.

On perd l'habitude de mesurer une production cinématographique en disant, par exemple : « C'est un film de 1.200 mètres. » On dit, car il parait que « ça porte mieux » : « C'est un film qui coûte 500 millions. » A quoi, d'ailleurs, quelqu'un réplique : « Votre navet n'est que de 500 millions ? Mon chef-d'œuvre reviendra à un milliard ! »

Voilà où en est ce que le rêveur Canudo appelait le septième art. Mais qui parle d'art, de nos jours ? Quand on revendique des droits ou des protections pour le cinéma on ne parle que de l'industrie du film et on ne fait état que de considérations d'ordre économique.

Partout où l'on impressionne de la pellicule il existe de la bonne volonté, du courage, du talent, de l'imagination, mais ils ne bénéficient pas de ce que la terminologie moderne nomme le plein emploi. Découragée, la bonne volonté. Suspecté, le courage. Critique, le talent. Bridée, l'imagination.

Les cinéastes européens louchent du côté de Hollywood :

— Ils en ont de la veine ! Ils font des films qu'on ne nous laisserait pas faire chez nous...

Cependant que des Américains déclarent :

— Nous ne pouvons pas nous permettre de tourner des films comme les Européens ont la liberté d'en faire !

Voilà qui donne un aperçu de la clarté de la situation.

Le miracle est que, malgré tout, on sorte de temps en temps, ici et là, des choses sensationnelles !

Le cinéma est un énorme commerce qui remue les millions à la pelle, et malgré cette richesse extériorisée il n'est souvent qu'un commerce de pacotille. Il y a vingt-cinq ans, il semblait justifier un immense espoir. Depuis ce quart de siècle, il a connu plus d'un avatar : il s'est logé dans des palais, il s'est mis à parler, il s'est couvert de couleurs et il s'est étiré en trois dimensions, il a mobilisé des armées de vedettes et embrigadé de nombreux écrivains, sans devenir ce moyen d'expression dont nous avions tant attendu.

Il subit trop d'influences, il n'est pas libre.

Nous avons des metteurs en scène qui savent ce qu'ils voudraient faire, mais ils ne peuvent pas le réaliser, et cette impuissance n'est pas seulement motivée, comme on l'explique souvent, par la modicité des moyens matériels et techniques.

Si le cinéma est un art il doit être un art de masse. Minute ! J'entends désigner ainsi un art vivifié par un double courant allant du créateur au public et inversement. Or, le cinéma, tel qu'il résulte de sa complexion commerciale, a assujetti les foules mais il ne les a pas amenées à s'intéresser à son propre sort. Il est pour elles une habitude, sans plus

Pour créer un « mouvement » autour de ce négoce, on a institué ces deux foires internationales que sont la Biennale de Venise et le Festival de Cannes. Deux rassemblements au soleil. On projette des films devant un public choisi qui se fout éperdument de l'avenir du cinéma (au sens que nous donnons à ce mot), on discute, on se tire dans les pattes, on distribue des recompenses qui suscitent de nouvelles discussions, on s'engueule, on fait donner la presse, et puis il n'y a plus qu'à balayer les locaux et attendre la prochaine fois. Cette agitation para-mondaine assure quand même, grâce aux photographes, une notoriété éphémère à quelques paires de fesses qui se trouvent là opportunément.

Ces festivités, propices à l'industrie hôtelière et limonadière, ne fournissent pas les récoltes spirituelles qu'on peut théoriquement escompter d'une confrontation des films venus d'un peu partout. Elles ont parfois d'heureux effets sur la carrière de certaines productions, mais le public averti n'attache pas plus d'importance à la mention « Grand Prix de Cannes » sur une affiche de cinéma qu'à l'inscription « Prix Goncourt » sur la bande d'un roman. C'est tout dire ! Quant au public non averti, il ne s'en est jamais soucié.

Le cinéma sera différent quand le commerce sera obligé de s'aligner sur les désirs d'une clientèle débarrassée de sa docilité moutonnière.

Ce qui laisse supposer que, là comme ailleurs, la solution du problème collectif est dans le développement de la culture individuelle. Ce qui n'implique pas du même coup — ah ! non! alors... que le cinéma doive être un spectacle professoral.

Marcel LAPIERRE.

Le gérant : FAYOL.

LA PRESSE DE FRANCE, 123, rue Montmartre, Paris (2e).

Travail exécuté par des ouvriers syndiqués

L'INVITÉ

par Georges ARNAULT

Rentrant d'Espagne, notre ami Georges Arnault l'auteur du « Salaire de la Peur » de « Lumière de soufre » le dramaturge des « Aveux les plus doux », ce succès magistral salué par une critique pour une fois unanime à bien voulu, pour le premier numéro de notre journal extraire d'un ouvrage en préparation ces quelques pages inédites dont nous sommes heureux de réserver la primeur à nos lecteurs. *M. J.*

Ça se passait dans une pâtisserie de Séville, au début de Sierpes, qui est la rue du haut négoce. Profitant de ce qu'il pouvait circuler à ras de terre au milieu d'une assistance qui, elle, vivait à hauteur d'homme, un gitan de cinq ans avait passé la porte de la boutique d'une façon tout à fait furtive. Maintenant il se tenait bien droit le long de ma jambe droite et regardait les gâteaux. Ses haillons étaient propres. Pas de risques de vermine pour la clientèle. Celle-ci, outre deux religieuses qui mangeaient des babas à la crème, était composée de femmes riches aux formes pesantes et mal définies. En effet, je le dis au passage, l'existence douceâtre et choyée qui est le lot des épouses légitimes dans les milieux aisés de ce pays leur vaut de porter double menton dès la vingtième année ; ptoses et bourrelets suivent. A vingt-cinq ans elles ont joué et perdu : force reste à la graisse. La seule beauté que je vis, qui appartint au grand monde, c'était aux Canaries, où ni la race ni les coutumes ne sont les mêmes. Sur le continent, les femmes que je remarquai au hasard des rues et de qui le charme, passée l'adolescence, n'était pas enseveli sous une chappe de lard, celles-là, c'était évident, n'ignoraient rien des difficultés de la vie.

Dans cette pâtisserie, j'y reviens, personne, d'abord, ne s'était soucié du petit gitan ; mais lorsqu'une vendeuse finit par l'apercevoir, ce fut pour lui intimer l'ordre de sortir. La diction était emphatique, la mimique pompeuse. Mais l'interpellé, semblait-il, en avait vu d'autres. Sur le chapitre de la sourde oreille et du regard ailleurs, il en connaissait un bout. Sournoisement, il se serra un peu contre moi : façon muette de réclamer le statut de parasite, que je lui accordai volontiers. Le zèle de l'autre mal-payée était fort répugnant : je dénie aux valets le droit d'adopter pour conscience de classe celle de leurs maitres. Vestale du mille-feuilles et du saint-honoré, celle-là était repartie dans les injonctions. L'infâme présence du gitan de cinq ans lui procurait un sentiment de révolte ; dans tout ce luxe, nickel somptueux des vitrines, ripolin délicat des étagères, cette tache sordide de grise misère mettait en danger le prestige de la maison, l'honneur commercial de la firme. « Pauvre mais fidèle », « Cœur d'employée », ça tournait au mélodrame exemplaire. La véhémence montait. A 16 ou 18 pesetas par jour qu'ils devaient la payer, ses patrons n'étaient pas volés. Le coupable s'accrochait, s'obstinait à feindre que rien de tout ça pût le concerner. Mais il avait du mal. A chaque instant, le discours de reproche menaçait de le submerger sous son flot continu, de l'arracher, de l'emporter. Ça frisait l'invective. Les frontières de l'épique n'étaient pas loin. Je remarquai au passage quelques réminiscences : Jésus chassant les marchands du Temple, par exemple ; anecdote dont la personne semblait avoir retenu la trame mieux qu'elle n'en avait saisi la signification.

— Qu'est-ce que tu veux bouffer ? demandai-je au gosse, histoire, surtout, de faire taire cette harpie.

Pas plus prompt à se rassurer sur sa propre situation qu'il ne l'avait été à s'affoler, le personnage de petite taille hocha d'abord la tête, puis chuchota le mot « oui », qui ne répondait pas à ma question. Ainsi, il me chargeait non seulement de le défendre, non seulement de payer sa dépense, mais de choisir pour lui. Une grosse chose avec des fraises retint mon attention.

— Mademoiselle, donnez-moi cette tarte pour monsieur, dis-je en esquissant un geste vertical de présentation.

On a sa fierté : feignant de n'avoir point compris, elle servit une espèce de galette de maïs qui datait au moins d'un semaine. Elle commençait à bien me plaire. L'espagnol est une langue à la syntaxe insistante, propice à la minutie. En des termes choisis pour leur pouvoir d'humiliation, je prononçai une longue engueulade. Puis mon copain et moi nous dégustâmes chacun notre gâteau sur place, sous l'œil plein de courroux de l'ennemie, vaincue, mais pas domptée. Une ambiance unanime de désapprobation distinguée régnait dans la boutique. Par l'esprit démagogique dont ils font preuve, les étrangers rendent les plus mauvais services aux malheureux sur qui s'appesantit leur compassion de mauvais goût, pensait autour de moi le cénacle des femmes grasses.

PEINTURE

Faire le point

Si une époque ne peut fournir qu'une seule peinture, si les groupes ne peuvent être définis que lorsqu'ils se sont accomplis, c'est-à-dire déjà sur le déclin, il est néanmoins possible de fixer l'état des mouvements picturaux d'un moment, de faire le point.

Les grands maîtres sont, à des époques successives, appréciés pour des raisons différentes. Les contemporains de Poussin ou de Velasquez (c'est à dessein que je prends des peintres aussi différents dans la forme) ne voyaient pas dans leurs œuvres ce que nous y voyons maintenant; de la même façon, dans quelques décades, Picasso ou Matisse ne seront pas jugés d'après nos critères actuels.

Et cependant, Poussin, La Tour ou Ingres sont aussi présents que les artistes contemporains : ils possèdent ce que nous appellerons une « présence traditionnelle ».

De là, peut-on définir les courants de la peinture actuelle ?

Différentes écoles se chevauchent, se contredisent ou s'accordent. Elles ne sont trop souvent que la réunion de solitudes impuissantes.

Si les deux présences supérieures, en dehors de tout mouvement, parce que complets en eux-mêmes, demeurent Picasso et Fernand Léger, qui y a-t-il ensuite ?

Nous pensons qu'il existe trois peintres qui ont dépassé le stade des recherches vaines et posé des jalons sûrs, d'après lesquels ils peuvent avec raison montrer une œuvre.

Ce sont Tal Coat, dont les dernières expériences un peu décevantes n'empêchent pas l'ensemble de ses toiles de montrer une attitude picturale intéressante, Pignon, dont l'œuvre dénote une parfaite charpente, une grande solidité, enfin, Borès, le magicien, maître de sa magie.

Derrière eux, une foule de groupes aux prétentions diverses, aux élans plus ou moins ordonnés s'essouflent.

Les Delaunay, les Gleizes, ont malheureusement fait école.

Dans cet imbroglio se débattent les « tachistes », les peintres de la « réalité poétique », et autres plaisantins abstraits, tel Poliakoff ou Arp, ce dernier se faisant passer pour sculpteur quand on parle de peinture et peintre dès qu'il est question de sculpture.

En résumé, nous devons progresser très lentement dans nos observations.

L'erreur du public est d'attendre des changements tous les cinq ans, alors que la peinture marche par siècle.

A la fin de cette année, qui a vu disparaitre Derain, peintre indiscutable, parce qu'en dehors de toutes les impasses, de tous les pompiérismes (Kandinsky vaut Bonnat), seule la qualité doit nous servir de base à des jugements présents et futurs, qualité qui est le résultat de l'attitude du peintre vis-à-vis des problèmes picturaux éternels, et la tradition, cette tradition qui veut qu'aujourd'hui, Pierro de la Francesca ou La Tour paraissent des contemporains.

Frank LECOCQ.

VARIETES

A l'Olympia, dans un nouveau programme
réussite éclatante de G. Brassens

Le monde des variétés est en pleine ébullition. Des salles consacrées renouvellent leur programme, de nouvelles salles se créent où défilent les vedettes les plus goûtées du public. Un pas important vient d'être fait dans la « démocratisation » d'un genre qui conserve les faveurs de la foule parisienne, du provincial, ou de l'étranger en visite à Paris. Les « vedettes » autrefois réservées aux boites « chic et cher » de Montmartre ou des Champs-Elysées s'installent à la Bastille, envahissent la rue de la Gaité, conquièrent le boulevard à la satisfaction générale des spectateurs qui, après les avoir longtemps appréciées à la Radio ou à la Télévision sont heureux d'établir avec elles le contact humain que rien ne remplace.

La direction de l'Olympia a bien compris cela.. C'est la raison qui l'a incitée à réadapter une ancienne salle de music-hall que le cinéma avait gagnée comme tant d'autres. Elle y présente à des prix abordables des spectacles de qualité savamment dosés, où la vedette voisine avec l'espoir de demain, où le chant se combine avec l'attraction et l'humour suivant le vrai principe du spectacle de variétés trop négligé ces dernières années.

Son nouveau spectacle est une réussite dans le genre, malgré la pauvreté de certains numéros, mais Georges Brassens en est la vedette.

On a tout dit sur Brassens... Nous nous permettrons d'ajouter que cet authentique poète qui a enfoncé de ses robustes épaules l'indifférence des foules, est des nôtres.

Il nous offre à l'Olympia ses dernières chansons, dont il a composé la musique avec un extraordinaire talent. C'est un régal de poésie tendre et sensible, entrecoupée de strophes virulentes qui le mettent au premier plan dans une lignée qui prend son origine au moyen âge et que François Villon a illustrée avec éclat.

« La mauvaise herbe », « L'Auvergnat », « Je suis un voyou », « Une jolie fleur dans une peau de vache », les si adorables stances des « Sabots d'Hélène »... autant de couplets qui demain seront sur toutes les lèvres et qui enrichiront le florilège de la chanson française.

Brassens est bissé et rebissé, ce qui nous vaut la joie de réentendre ses premières chansons qui sont sans rides et qui le révélèrent à un public abasourdi par ce torrent de poésie brutale et tendre qui devait marquer les débuts d'une fulgurante carrière.

On peut regretter le manque de consistance du reste du programme...

Parmi les numéros d'attractions, seul l'élégant jongleur Woodrow, dans une présentation originale et de haute classe est à retenir.

Lucie Dolène est bien jolie à regarder ; sa voix fraiche est agréable, mais son « tour » n'accroche pas...

Le quatuor Dorémi est insipide et ses chansons sont bien pauvres... (à tout hasard, signalons à la direction qu'il existe Les Garçons de la Rue, Les Frères Jacques *et les* Quatre Barbus, *dont nous évoquions nostalgiquement la production en écoutant les Dorémi...)*

Fernand Raynaud, le « moment » comique et irrésistible de la soirée, est une valeur certaine et les bravos qui fusent à chacune de ses mimiques sont un témoignage de son grand talent.

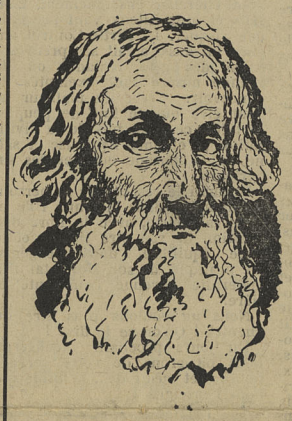
Suzy CHEVET.

Redécouvrir Paris...

Au dire des spécialistes, les meilleures volontés se désespèrent à tenter d'apprivoiser certains animaux : la baleine trop turbulente, l'escargot têtu et mégrisant, le morpion très attaché certes, mais égoiste et volontiers sournois. Eh bien, une ville, c'est pire encore. Des années, de très longues années durant, vous la frôlez, la caressez, la palpez, l'écoutez battre, jurer ou dormir ; si votre frime ne lui revient pas, nib de braise. A tout jamais vous ignorerez son vrai visage. Les façades de brume et les toits jaloux se refermeront sur leurs secrets. Mais si par bonheur, vous êtes admis dans la confidence, miracle ! A vous l'émerveillement en permanence.

Paris ne manque pas d'historiographes ; des milliers de volumes retracent pour nous, restitués avec amour, les événements dont ses pavés généreux ont conservé le souvenir. La tradition orale, étonnamment vivace dans certains quartiers populaires, nous a, elle aussi, légué de merveilleuses légendes polies et repolies comme galets dans la mer. L'intense souffle poétique dont le peuple était animé, et aussi sa volonté malicieuse de « tourner » les intolérances ecclésiastiques et policières, nous vaut le plus émouvant florilège de « contes à clé » que l'on se transmet, de bouche à oreille, dans le monde très fermé des enfants. Oyez-en quelques-uns.

LE CHEVAL VERT. — L'inscription gravée : « Rue du Cheval-Vert » est encore visible à l'angle de la rue des Irlandais, ainsi dénommée à cause du collège qui s'y installa par la suite. Elle perpétue la mémoire d'un maitre-teinturier du XVe siècle. Notre homme voulut un jour tirer vengeance d'un valet de coche, lequel, malhonnêtement habile, trichait aux dés et l'avait ainsi dépossédé d'une bonne somme d'argent.



Le teinturier s'introduisit auitamment dans une écurie de la rue Tournefort et teignit couleur « pommé pas mûre » le cheval blanc du mauvais compère. Celui-ci, à l'aube, voulut détacher l'animal pour l'atteler. Horreur ! Le canasson était vert ! Sans nul doute il s'agissait d'une intervention diabolique... Le maitre, effrayé, s'enfuit.

Le cheval, livré à lui-même, entra dans l'auberge, où il provoqua une débandade éperdue. Il se mit à boire allégrement les copieuses écuellées de vin chaud sucré réservées à son « patron » et aux collègues d'icelui. Un peu paf et d'humeur chaloupeuse, il s'en alla baguenauder par la ville et se livra à des facéties qui terrorisèrent tout un quartier. De « courageux » moines se saisirent du cheval qu'ils aspergèrent d'eau bénite et enfermèrent dans le cloître Saint-Séverin. Mais le teinturier, prévenu, continua à faire des siennes : le lendemain, le cheval était « brun rouge parsemé de taches noires ». On lui rendit une bonne fois la liberté. Et depuis, quatre cents ans, les enfants, les adorables enfants de la Montagne Sainte - Geneviève croient apercevoir parfois, entre chien et loup, l'inoffensive silhouette d'une cheval libéré de tous harnais folâtrant parmi les pierres, qui leur fait de loin de grands gestes d'amitié et ne se montre qu'à eux.

L'évocation de la Montagne Sainte-Geneviève est pour moi inséparable de celle du père Rathier. Sa silhouette de patriarche est devenue à ce point populaire qu'elle participe — déjà — de la légende permanente attachée à certains coin de la vieille ville.

Qui dira la bonté de cet homme, l'immense rayonnement de tendresse qu'il dissimulait mal dans la violence ombrageuse de ses diatribes ?

Le vieux libertaire aux élans généreux, aux souvenirs emplis de sueur et de soleil, aux indignations de prophète, est présentement de santé précaire. Hospitalisé à Brévannes, il n'a point perdu tout contact avec ses amis fidèles. En lui subsiste la tradition sept fois séculaire — elle date de Philippe-Auguste — selon laquelle le « Vieux de la Montagne », personnage mi-prince mi-truand, enveloppé de mystère et que l'on voulait Oriental, règne sur les rêves des hommes et contrôle, de loin, les actes de ses partisans, les ribauds et les réprouvés.

Mais revenons à nos légendes, avant de parler de choses plus sérieuses.

La « RUE DE LA COLOMBE », dans l'île de la Cité doit son appellation à la plus charmante des anecdotes médiévales.

En l'an 1223, une maison de la Cité, proche du fameux « Val d'Amour », s'écroula. Une colombe qui, avec son compagnon, nichait dans une encoignure, fut coincée entre les pierres et ne put s'échapper.

Elle était vivante cependant, mais la délivrer avoir d'avoir longuement déblayé les gravats était impossible. Le mâle parvint à nourrir la captive et même à la faire boire, en se servant d'un brin de paille comme d'un chalumeau. Les heureuses retrouvailles du couple furent fêtées en grande liesse par toute l'île ; on commémora, sous forme d'inscriptions et d'enseignes, les deux oiseaux, symboles à la fois de l'amour conjugal, de l'assistance dans la détresse et de l'ingéniosité vigilante qu'inspirent les situations dramatiques.

A propos d'enseignes, il y a beaucoup à dire sur la signification profonde — et, bien entendu, secrète — de certains de ces joyaux sculptés, forgés ou peints qui ornent encore nos impostes.

La plupart n'étaient autre chose que l'indication de lieux de rencontre : ceux des membres du très ancien Compagnonnage, lequel veillait jalousement à ce que les « Clefs », les « Arcanes » — procédés professionnels, tours de main minutieusement mis au point par les « Maitres », ne soient point dévoilés à qui était étranger au monde des bâtisseurs. Ce qui constituait l'unique moyen de lutter contre son exploitation, calquée sur le mode féodal. Nous reviendrons là-dessus. Mais je voudrais ouvrir maintenant le chapitre des confidences. Voici.

De très nombreux périples accomplis en tous sens, et durant tant d'années, à travers les « Rües estranges » de cette ville à miracles, m'ont déterminé à lui consacrer une suite d'ouvrages. Le premier, « Echantements sur Paris », est sorti récemment chez Denoël.

Il y est fait état de faits troublants, réputés « irrationnels » : coïncidences bizarres, envoûtements, guérisons surprenantes, actes de magie dont je fus le témoin. L'accueil réservé au livre par le « grand public » m'a confirmé dans l'opinion qu'il existe, entre la pythonisse d'entresol, la dame-médium quelque peu hystérique sur les bords, et le « rationaliste » primaire, étroit et buté, une importante couche de gens à l'esprit ouvert, et qui acceptent, la tête froide et les pieds sur terre, d'entériner certaines observations, quitte à les étudier, les contrôler à la lumière de la science pure. C'est à ceux-ci que je veux m'adresser.

La première de mes conclusions pourrait s'ériger en système : LIEU - TEMPS - EVENEMENT.

De multiples observations m'obligent à constater que *les mêmes sortent d'événements* se répercutent, aux *mêmes endroits bien précis*, de façon cyclique et quasi-prévisible. Et la ville n'est, en l'occurrence, qu'un terrain d'expérience extrêmement commode. Elle a ses lieux-crime, ses lieux-conspiration, amour, prière...

Est-il impossible que certaines radiations telluriques, dont nous arriverons bien à déterminer la nature, attirent, « aimantent » des gens de tempéraments semblables et qui, par conséquent, se livreront, selon leurs aspirations secrètes, à des actes de même nature ? Je ne le pense pas.

Enfin, je livre ici le résultat de mes investigations les plus récentes. Depuis des siècles, une tradition, de nos jours encore en vigueur dans le quartier Mouffetard et celui des Gobelins, veut que l'on guérisse certaines tumeurs apparentes (on m'a parlé de *cancer*) par application d'une substance curieuse, le « NOSTOC ». Il s'agit d'une sorte d'algue spontanée qui croît avec une rapidité extraordinaire sur les murs humides, et que les « initiés » n'ont que le mal de récolter, chaque printemps, dans les arrière-cours.

Or, je sais des savants, et non des moindres, qui se livrent actuellement, en Suisse et ailleurs, à des expériences tendant à stopper la prolifération dite « anarchique » des cellules (une « anarchie » qui, pour cette fois, n'aura pas nos sympathies) par la seule *proximité*, soit d'une grande quantité de mousse vivante, soit d'immenses bancs d'algues sous-marines.

Je suis bien sûr de ne point me tromper en affirmant qu'il y a ici, comme on dit, « anguille sous roche ».

Et ce me sera une bien grande joie de confier à ces colonnes le fruit de mes observations futures, sur ce sujet comme sur bien d'autres.

Jacques YONNET.

Dans notre prochain numéro :

LE THEATRE, par J. CATELAIN

LA MUSIQUE par M. LESURE

LA POESIE par GESLIN